

M

617233

# LA ROUTE DE LA HONGRIE

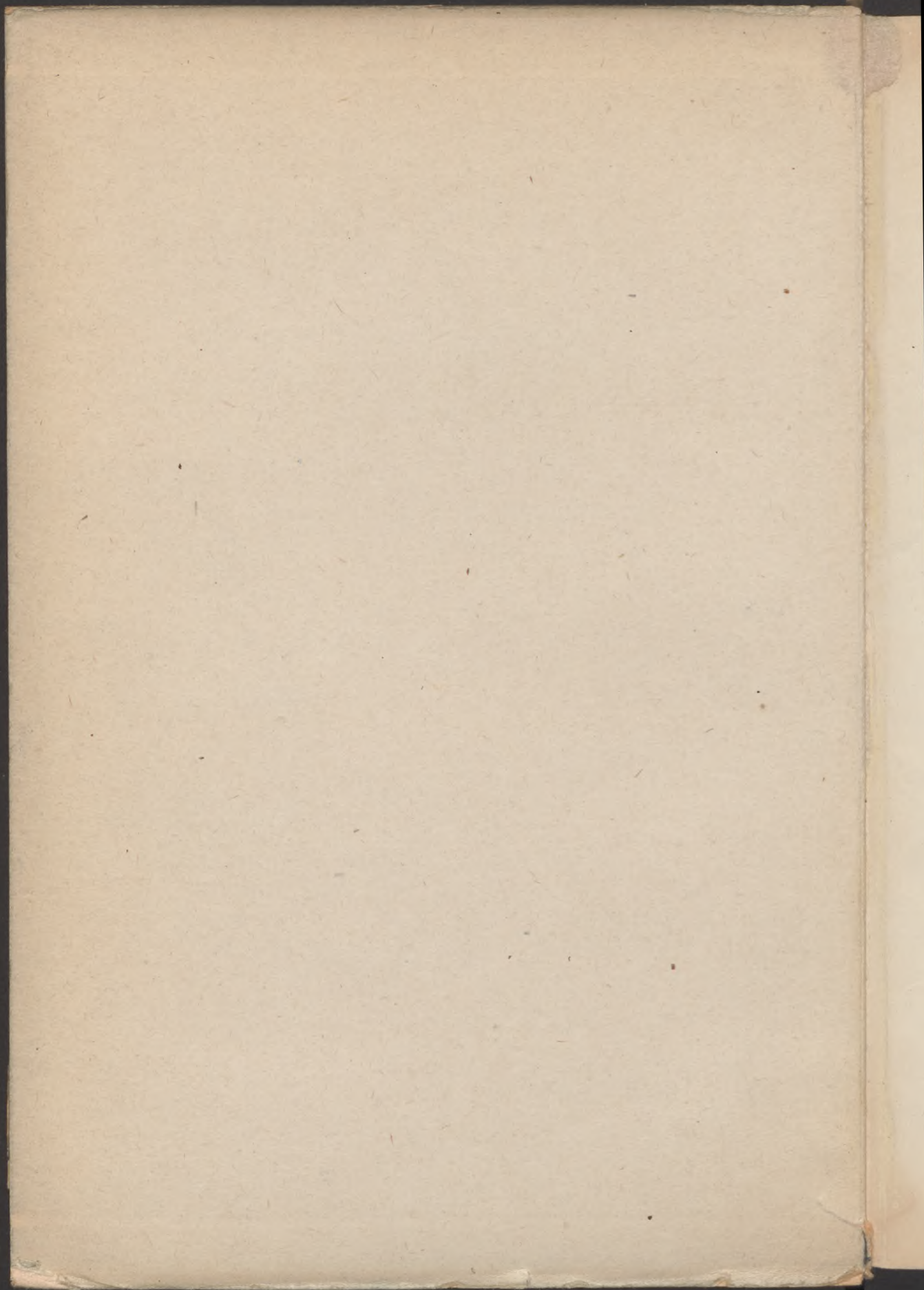
*Extraits des discours de*  
**M. NICOLAS de KÁLLAY**  
*Président du Conseil*  
*du Gouvernement Royal Hongrois*

ATHENAEUM

1944

**ZÁRT ANYAG**





# LA ROUTE DE LA HONGRIE

*Extraits des discours de*  
**M. NICOLAS de KÁLLAY**  
*Président du Conseil*  
*du Gouvernement Royal Hongrois*

ATHENAEUM

1944



Z.F.

M 617.233

782

431.

F. 303

(R  
2)

ORSZ. SZÉCHENYI-KÖNYVTÁR  
Növekedéskönyvtár  
1944. év. 5693. sz.

Editeur responsable : Jean Vitéz Horváth

441587. — Athenaeum, Budapest.

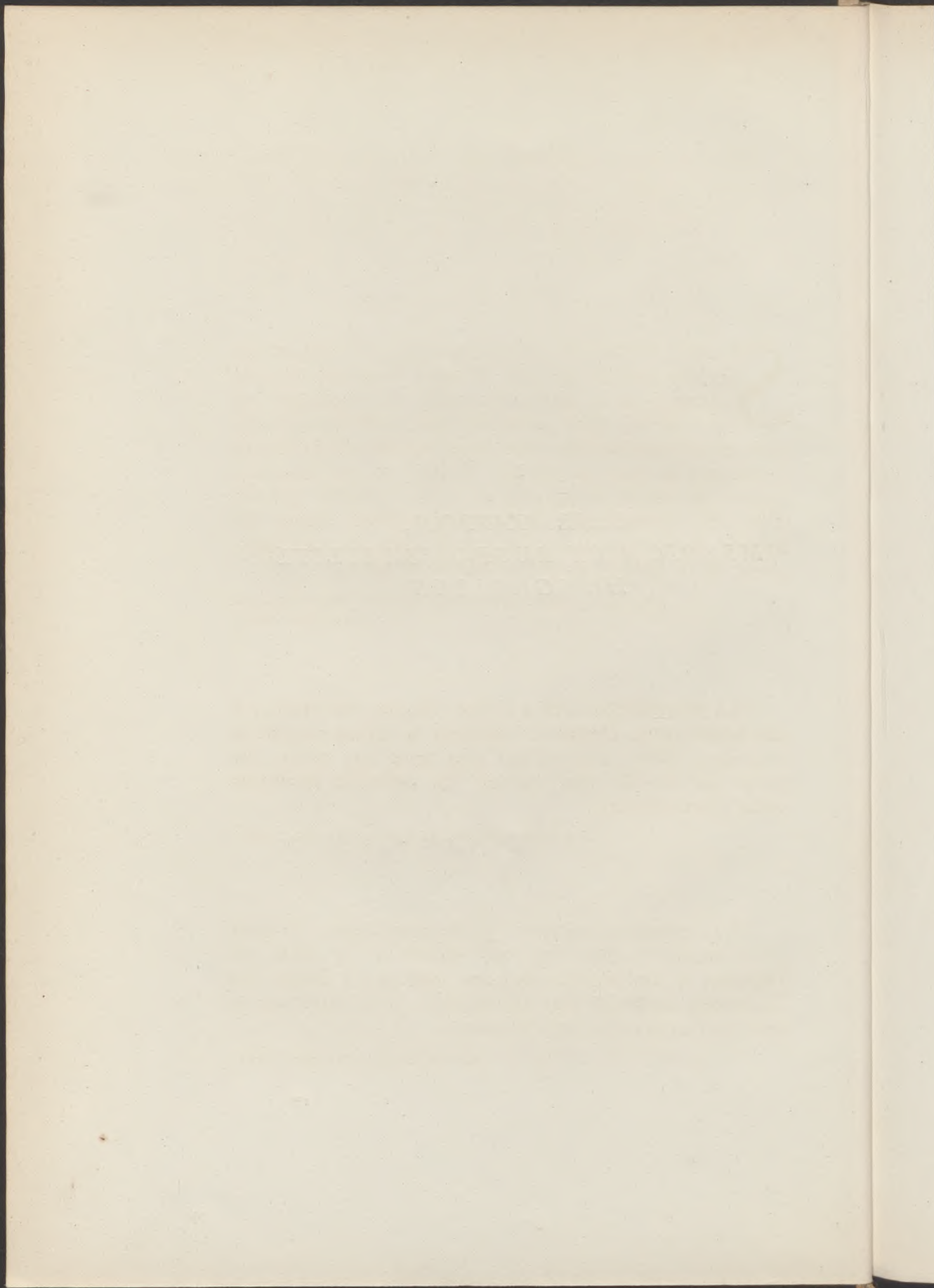
Responsable : Antoine Kárpáti directeur



I

*ORIENTATION,  
MISSION ET RESPONSABILITÉ  
HONGROISES*

I\*





**S**I NOUS PERSEVERONS sur la route que nous avons suivie jusqu'à présent, si nous continuons notre chemin, si la nation ne perd pas confiance en elle-même, nous pourrons nous maintenir. Nous nous maintiendrons parce que la nation a un chef derrière lequel tout le pays se groupe comme un seul homme. Jamais la nation hongroise ne s'est groupée autour d'un chef comme elle le fait aujourd'hui autour du Régent. Sa foi est notre plus grande garantie, son jugement notre justice, sa force incarne le pays !

*(Discours prononcé à la séance du parti gouvernemental  
du 29 mai 1943)*

~

La Providence nous a donné Nicolas de Horthy à une heure grave. Depuis ce moment la nation entière se tient à ses côtés, aujourd'hui plus unie que jamais. Et parce que les fils sont comme les pères, le Hongrois vivra éternellement.

*(Discours prononcé à la radio, le 20 août 1942)*

~

L'orientation hongroise signifie aussi la paix: la paix et la bonne entente avec nos voisins de la vallée du Danube, le souhait que tous les peuples du Bassin des Carpathes trouvent leur tranquillité, leur existence et leur développement dans la paix.

*(Au Parlement, le 19 mars 1942)*

La notion de coopération absolue implique aussi l'égalité des droits, car une coopération, pour être utile et bonne aux deux parties, ne peut se réaliser que sur la base de l'estime et du respect mutuels, et sur la reconnaissance parfaite de la situation et des droits de chacun.

*(Discours prononcé à la séance du parti gouvernemental  
du 29 mai 1942)*

~

Je suis persuadé que l'on pourrait grouper la masse des ouvriers hongrois, sans exception, dans une union nationale ouvrière. Je ne veux pas croire que la population ouvrière ait d'autres pensées que moi-même, que l'ouvrier ne veuille pas, pour son enfant, le même avenir que je souhaite pour le mien : une vie heureuse dans une Hongrie libre, grande, indépendante et riche.

*(Discours prononcé à la séance du parti gouvernemental  
du 29 mai 1942)*

~

La Hongrie, ayant à sa tête Nicolas de Horthy, est peut-être le seul des Etats belligérants du continent qui ait conservé intacts son ancienne constitution, sa vie constitutionnelle et l'essence de ses institutions, au milieu des grandes catastrophes qui commencèrent en 1914.

*(Séance du parti gouvernemental du 29 mai 1942)*

~

Ce n'est pas nous, mais l'histoire, la culture et la civilisation, qui ont tracé une ligne de démarcation entre l'Orient et nous. Notre destin historique a été de ne pas nous soumettre aux conquérants, de toujours nous battre et ainsi, de toujours réessusciter. Ce fut



notre destin historique, notre mission, de servir de rempart oriental à l'Europe, et d'assurer de cette forteresse, toujours seuls et livrés à nous-mêmes, la défense de l'Occident. Nous l'avons défendu contre toutes les attaques, toutes les attaques se sont brisées sur ce sol — mais nous, nous avons beaucoup perdu.

*(Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire du Régent, le 18 juin 1942)*

~

Le pays se trouve aujourd'hui dans une situation si critique qu'une seule faute peut nous rejeter des dizaines, des centaines d'années en arrière, peut-être même nous plonger dans le néant. Il est de mon devoir de le dire, afin que tout le monde le sache : nous vivons un moment de l'histoire millénaire de la nation qui est peut-être le plus grave, et notre responsabilité est si immense que peu de gouvernements ont eu à en supporter une semblable.

*(Séance du parti gouvernemental, le 14 juillet 1942)*

~

Diffamation, suspicion, envie et infamie n'ont jamais permis une vie publique pure; elle ne peut naître que de l'union d'hommes purs, de leur coopération généreuse; elle ne peut se réaliser que si, au milieu des problèmes égoïstes et individuels de notre vie quotidienne, nous fixons toujours notre regard sur les grands buts hongrois.

*(Conférence des Associations pour la Défense de la Nation, le 28 juillet 1942)*

~

Le Hongrois n'a pas été un imitateur, un satellite de l'Occident sans pensée propre, mais un membre de rang

égal qui travailla avec les nations de l'Ouest pour des idées et des buts communs.

La civilisation européenne ne peut nous être enseignée que par les nations qui ont participé à son développement.

Seule une Hongrie libre et indépendante peut remplir sa mission; la perte de son indépendance serait aussi une perte pour l'Europe.

Nous devons rester Européens. Notre passé montre que cette nation de « puszta » n'a jamais aimé l'air étouffant des petits rôles locaux : elle a toujours tenu ses fenêtres grandes ouvertes sur le monde et dans cette atmosphère elle a senti doublement sa force et son individualité débordante. Elle a découvert que plus elle est hongroise, plus elle est européenne.

Notre rôle en Europe se justifie encore par ce facteur décisif : Nous ne fûmes et ne serons jamais que Hongrois.

*(Discours prononcé à l'Université d'été de Debrecen le 1<sup>er</sup> août 1942)*

~

Nous aussi qui conduisons le pays, nous serons un jour obligés de nous confesser : mais cette confession ne sera pas secrète, car l'histoire enregistrera sur les pages de son grand livre la manière dont nous avons géré les valeurs nationales qui nous ont été confiées.

*(Zalaegerszeg, le 9 août 1942)*

~

Je suis venu sur la frontière occidentale, où il n'y a pas d'ennemi, mais où les Hongrois veillent cependant depuis l'ancien chef Boulcsou. Ils veillent, ayant devant



les yeux deux points de vue, et remplissent une double mission. L'une consiste à filtrer les premiers, à travers leur personnalité nationale, les idées de l'Occident, tout ce qui est bon et noble, tout ce qui a une valeur humaine et européenne, et à laisser pénétrer toutes ces idées et valeurs dans la vie hongroise. Mais ils veillent aussi pour que nous soyons tout à fait tranquilisés par cette conviction que, dans ce pays, se trouvent des îlots purement hongrois qui ne seront et ne pourront jamais être que hongrois.

*(Zalaegerszeg, le 9 août 1942)*

~

L'idée de saint Etienne ne signifie pas seulement une forme d'Etat, une organisation spéciale de l'Etat, mais aussi ce fait inéluctable, éternellement vrai, que les peuples que le sort a fixés ici, sur ce sol, ne peuvent se passer l'un de l'autre. Les temps que ces peuples ont vécu sur ce même sol ont toujours fixé, dans les cadres de la pensée de saint Etienne, la forme de vie, les obligations de cette interdépendance, ainsi que notre devoir de nous soutenir mutuellement sur cette terre, de vivre une vie semblable, de défendre également les Carpathes. Dieu a prescrit que nous Hongrois, durant mille ans, nous prenions la direction de ces devoirs et de cette vie.

*(Ungvár, le 18 octobre 1942)*

~

Il faut décider et agir, en toutes questions et en toutes circonstances, dans l'intérêt de la nation. La politique étrangère hongroise a naturellement servi tout d'abord le pays, mais les intérêts de la nation hongroise n'ont jamais été en contradiction avec les intérêts universels.

*(Chambre des Députés, le 21 novembre 1942)*

~



Nous ne saurions compter sur aucune force extérieure susceptible de conduire notre pays à travers les maux de ce temps. Il n'y a que nous-mêmes. Il faut traverser ces temps avec le même feu intérieur, le même enthousiasme, la même grandeur et noblesse d'âme que durant l'époque précédant 1848, année de la guerre de la liberté.

*(Chambre Haute, le 16 décembre 1942)*

~

Nous, Hongrois, nous ne devons pas cesser de suivre la ligne de la politique extérieure hongroise. Nous n'avons pas à apprendre la politique extérieure des chaires professorales, car ainsi nous nous contredirions nous-mêmes. Nous diminuerions notre essence nationale, nous abandonnerions nos valeurs, si nous empruntons les formules internationales de la politique extérieure. Il faut que nous séparions de tout internationalisme les valeurs hongroises dans leur originalité propre.

*(Lillafüred, le 26 janvier 1943)*

~

Ce qui a donné sa force à la nation hongroise et a assuré son existence est justement le fait qu'elle a pu se former une idéologie, mais qu'avant de l'accepter, elle l'a combattue ne cédant jamais devant elle qu'après lui avoir résisté. C'est-à-dire que les Hongrois n'ont jamais accepté une idée sans critique, mais, au contraire, l'ont transformée, adaptée, modelée à leur image. C'est en cela que je vois cette force originale hongroise que nous devons conserver en face de toute idéologie. Nous ne sommes pas ennemis de l'une ou l'autre de ces idéologies, nous ne leurs sommes pas opposés, mais nous ne baissons pas pavillon devant elles, nous ne nous rendons pas. S'élever contre les idéologies qui balayent le monde, serait non seulement impossible, mais aussi peu raison-



nable ; mais nous incliner sans examiner ces nouvelles idées et nous-mêmes en même temps, et sans en faire une synthèse, cela ne correspondrait pas au caractère hongrois.

*(Lillafüred, le 26 janvier 1943)*

~

Notre nation, au cours de son histoire, fut menacée par deux dangers : une invasion par l'Est, une occupation par l'Ouest. Dans sa politique, la Hongrie s'est toujours inspirée de ces deux dangers. Nous ne nous sommes jamais défendus du côté de l'Ouest, excepté du temps des Árpád, mais à ce moment-là nous supportons plutôt les conséquences de nos offensives que nous ne menions une guerre défensive. Contre l'Est, nous nous sommes toujours défendus par les armes, contre l'Ouest, nous avons essayé de résister avec nos âmes. Ce fait indique le chemin éternel de la politique hongroise même envers un ami ! Je le répète, même envers un ami !

*(Lillafüred, le 26 janvier 1943)*

~

Au cours des périodes critiques toutes les nations retournent aux lois fondamentales de leur propre existence, du maintien de l'Etat et de la morale, afin d'y puiser force et enseignement pour prendre position devant les grandes questions qui peuvent influencer d'une manière décisive leur avenir. Les expériences d'une existence millénaire ont donné aux traditions hongroises leur force et leur valeur.

*(Séance du parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

L'ordre principal est de rester fidèles à nous-mêmes, à nos idées hongroises, à notre foi chrétienne

intacte, afin qu'au milieu des coups et des épreuves de la guerre nous ne perdions pas de vue que la Hongrie doit vivre et que la nation hongroise a une mission. Nous ne pouvons être fidèles aux autres qu'en restant fidèles à nous-mêmes.

~

Cet Etat a toujours été européen et il le restera, non seulement dans le sens géographique, mais aussi dans le sens moral et politique. Un fait est sûr : l'idée européenne, la civilisation chrétienne doivent triompher.

*(Séance du parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

Le Hongrois est individuel et fier — il offre tout à son ami, sa vie, sa fortune, son cœur — il est noble et chevaleresque envers son adversaire, mais il ne sera jamais, jamais le serviteur de personne !

*(Discours prononcé à la radio le 18 juin 1943)*

~

Faire profession de foi en nous-mêmes est aujourd'hui notre plus grand devoir. Qu'ici, où nous nous tenons, nous sommes les chefs millénaires, que notre peuple est le plus travailleur, le plus honnête, que c'est nous qui avons reçu le plus de l'esprit occidental, mais aussi que c'est nous qui avons le plus donné : le savoir, le croire et le proclamer, c'est la profession de foi hongroise.

*(Discours prononcé à la radio le 18 juin 1943)*

~

Nous voulons vivre notre propre vie et nous la vivrons : ne nous humilier devant personne, et n'humilier personne. Nous sommes différents des autres et



nous le resterons, nous ne pouvons pas changer d'un jour à l'autre et toujours de nouveau. C'est notre valeur principale. Il est possible que nous nous créions beaucoup de difficultés par cette attitude, mais c'est notre valeur aux yeux du monde. C'est pourquoi nous devons persévérer et ainsi nous garderons une place digne de nous sur la carte et dans l'histoire. Ceci est peut-être incompréhensible à quelques milieux de grandes villes, ou à certains cercles, soit ici, soit à l'étranger, qui sont devenus internationaux, ou qui jamais n'ont été hongrois, mais aujourd'hui, c'est ainsi que pensent toutes les couches de la bourgeoisie ou de la classe ouvrière hongroise.

*(Discours prononcé à la radio le 19 août 1943)*

~

Je prends l'engagement de ne me laisser détourner par rien de la route sur laquelle j'ai conduit jusqu'à présent le pays — et je le prends pour que mon peuple ne se détourne pas de la route du patriotisme, de la loyauté et de l'ordre sur laquelle l'a placé la Sainte Dextre de saint Etienne.

*(A la radio, le 19 août 1943)*

~

Notre destin, je le crois, dépend de nous-mêmes, bien que nous ayons l'air d'être un jouet dans la lutte des grandes puissances, un grain de poussière. C'est pourquoi je lutte, c'est pourquoi je me tourmente, et ne me laisse pas entraîner à prendre des décisions confortables, simplifiées, mais qui perdent de vue les intérêts vitaux de la nation. Je ne sors pas de cette seule ligne, sûre et honnête, de l'idée des buts et de l'avenir exclusivement hongrois.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Chacun ne vaut et ne compte pour moi que dans la mesure où il donne quelque chose à son pays.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Nous n'écoutons aucune voix du dehors, la propagande — de quelque côté qu'elle vienne — doit se taire chez nous.

... Ni menaces, ni promesses, ne peuvent changer la politique de ce pays.

... Cette politique n'est que hongroise. Oui, et c'est pour cela qu'il n'est pas possible, ni par les menaces ni par les promesses, de nous détourner de notre route, car notre politique est seulement hongroise.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*

~

Je ne peux accepter autre chose que de conduire ma nation, mon peuple, jusqu'au point où il pourra décider lui-même, suivant sa volonté, de son propre sort. La préparation, le travail préliminaire sont en cours. Mais il ne serait pas sincère de ne pas dire que tout cela tourne à vide, tant que la nation n'aura pas gagné le port, après ces temps terribles, ces destructions dont nous entendons tous les jours les rumeurs avec consternation. Pour gagner ce havre, il faut la foi, le travail, l'ordre, des soldats et une politique hongroise.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*

~

... J'insiste sur l'invariabilité de la politique hongroise et, en la menant, sur le besoin de garder toujours



devant les yeux, le développement final, le service des buts pour le bien de la patrie et la nécessité d'adapter cette politique au caractère hongrois. Il me faut mentionner tout d'abord une attitude correcte.

*(Chambre des Députés, le 18 décembre 1943)*

~

Ce n'est pas assez de protester contre les idées, il faut tenir compte du fait que ces idées laissent une trace dans l'esprit des gens, dans les nations. Et comme pour utiliser les grandes forces de la nature, il faut y adapter le sol, de même faut-il adapter à ces idées la nation, le peuple, l'individu, de manière à pouvoir utiliser des forces spirituelles en apparence nuisibles, pour le bien du peuple, du pays, et pour l'avenir de la nation.

Il en est ainsi en politique et dans la conduite d'un Etat : les projets bons aux bords du Nil, ne le sont pas pour nos rives.

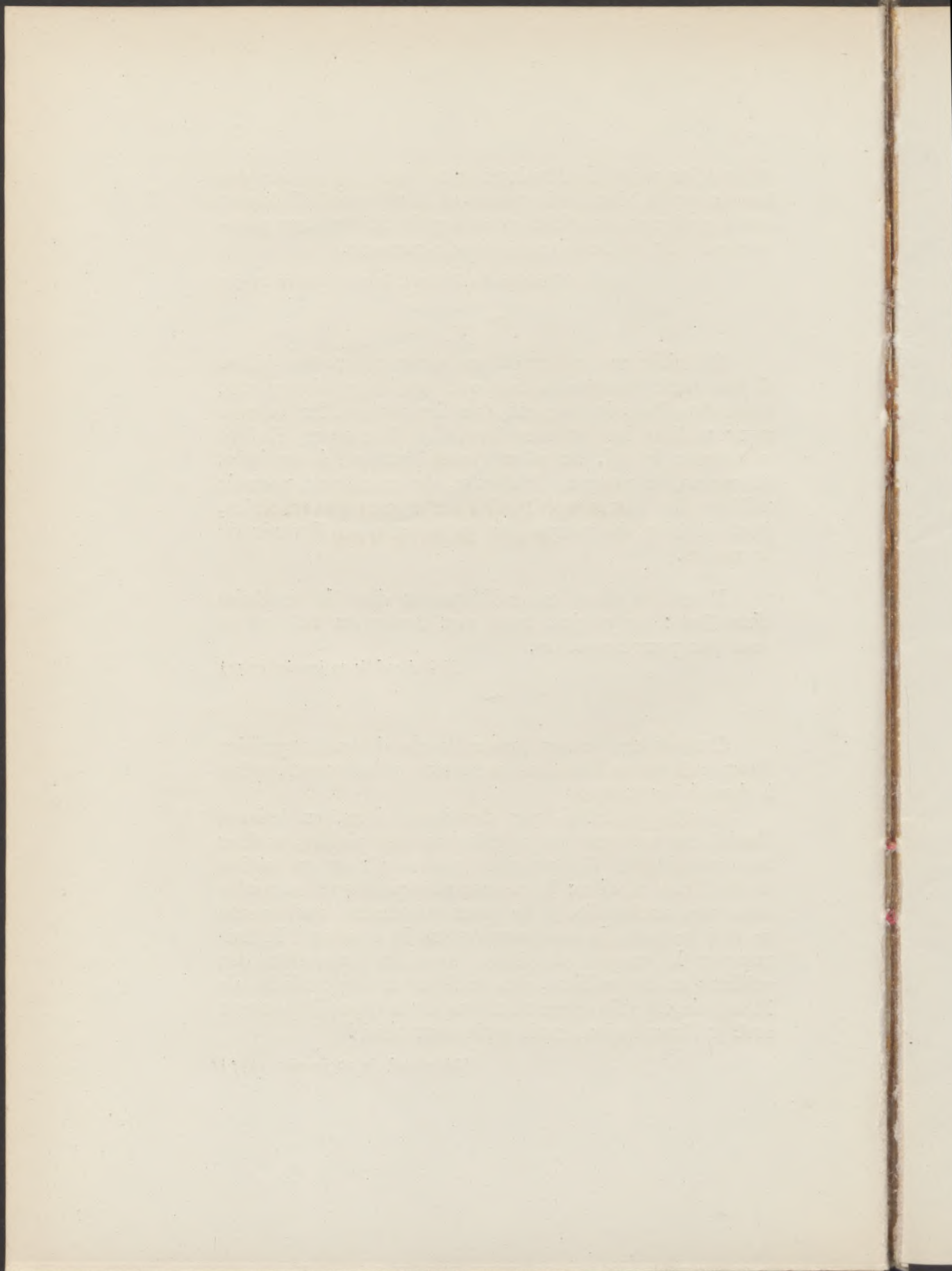
*(Lillafüred, le 20 janvier 1944)*

~

Durant ces temps graves, nous devons apprécier chaque chose en fonction du service qu'elle peut rendre à l'unité hongroise.

Par la partialité, par des impulsions, en brisant l'unité on ne peut pas régulariser une rivière, arrêter une inondation. On ne peut pas se placer au milieu de la Tisza et dire : Je ne permets plus que tu coules dans ton ancien lit, je te veux autrement, qu'importe ce qui arrivera, je me mets contre le courant ! Il faut trouver le moyen de faire travailler ensemble des milliers et des milliers, des millions et des millions de Hongrois, car s'ils se mettent tous sur la digue ils peuvent arrêter l'inondation, mais seulement ainsi !

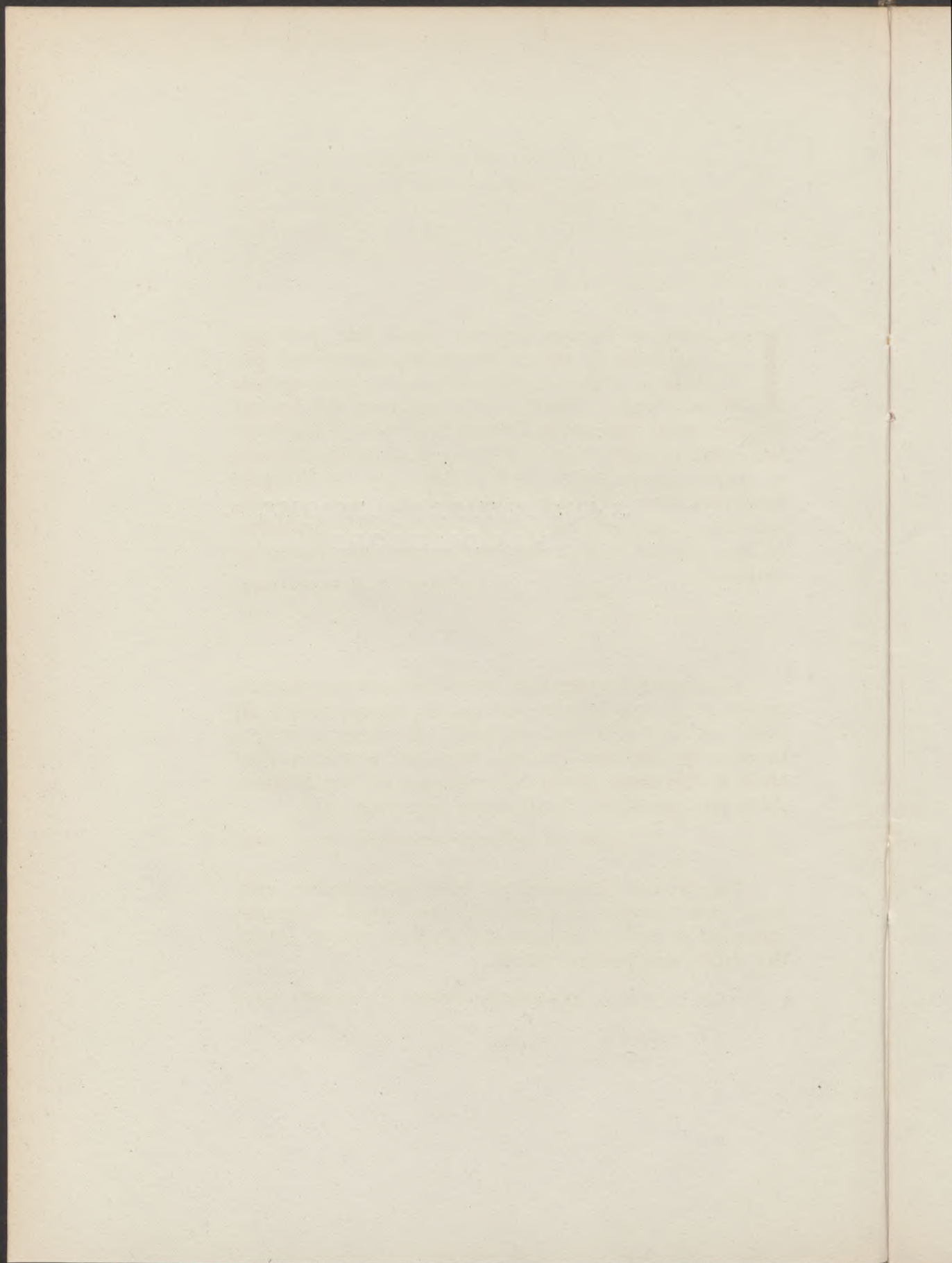
*(Lillafüred, le 20 janvier 1944)*





II

*SANS PETITES NATIONS,  
PAS D'EUROPE*





LES GRANDES nations peuvent avoir une politique extérieure de grande envergure, elles ne sont pas obligées d'être indépendantes, — cela semble paradoxal, — mais les petites nations, qui doivent toujours avoir présent à l'esprit leur peu de forces et leurs valeurs, sont obligées d'être toujours indépendantes et exclusivement seules. Il faut donc que la Hongrie poursuive une politique indépendante. Les grandes nations — mais non les petites — peuvent se permettre le luxe d'avoir en vue des buts autres que purement nationaux.

(Lillafüred, le 26 janvier 1943)

Ces derniers temps nous avons bien souvent entendu parler de la non-viabilité des petites nations. On a dit aussi qu'elles n'avaient le droit de vivre que dans l'ombre des grandes nations, dans des « sphères d'intérêts », s'inclinant devant les exigences de la plus forte, de la plus puissante. La Hongrie n'en veut pas !

(Séance du parti gouvernemental, le 29 mai 1943)

La question fondamentale pour notre avenir, mais aussi pour l'avenir de toute l'Europe, est la reconnaissance ou la non-reconnaissance, dans le monde entier, des droits des petites nations.

(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)



... dans un petit pays, avec les circonstances de la guerre, toutes les questions sont beaucoup plus compliquées et difficiles que dans les grands empires qui sont autrement organisés, qui ont d'autres ressources économiques, matérielles et politiques à leur disposition.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*

~

... nous rappelons au monde que toutes les petites nations se sont formées dans des guerres pour la liberté, par des luttes séculaires pour cette liberté : et comme elles sont prêtes à reprendre ces luttes, il serait peu raisonnable de les y pousser.

*(Chambre des Députés, le 18 décembre 1943)*

~

La valeur des petites nations ne se trouve pas dans une orientation politique variable, ni dans une adaptation, mais au contraire dans leur attitude mentale et politique indépendante, dans la continuité de leurs institutions, dans leur défense opiniâtre, éventuellement dans leurs diversité.

Le service principal que peuvent rendre les petites nations c'est de rester fidèles à elles-mêmes et de conserver loyalement, même au moment des épreuves, leurs possibilités, et les valeurs fondamentales de l'humanité.

L'abolition, la destruction des nations à passé historique, peut non seulement tout détruire entre les frontières de ces nations, mais décomposer la synthèse du monde. Si nous enlevions une des couleurs de l'arc-en-ciel, il est certain que non seulement cette couleur manquerait au monde, mais que le soleil brillerait autrement, car un rayon de sa force vitale aurait disparu.

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*

~



... je m'occupe de plus en plus du destin et de la question des petites nations. Cette question nous intéresse non seulement au point de vue de notre pays, mais de toute l'Europe. Si cette question soulève déjà de grosses vagues, et si elle passe de plus en plus au premier plan parmi les problèmes internationaux importants de l'Europe, nous y avons peut-être quelques mérites. Je m'en réjouis parce que l'Europe est aux Européens. Le caractère de l'Europe lui est donné en premier lieu par les petites nations et les peuples de moindre importance. Ces petites nations ont subi au cours des siècles la même évolution que les grandes puissances, au point de vue de la culture, de la civilisation et de la sociologie; et elles ont produit, en communauté avec les grandes, tout ce qui représente aujourd'hui les vraies valeurs de la civilisation, et tout ce qui a rendu possible l'essor des autres nations. C'est pourquoi je peux tranquillement affirmer que sans petites nations il n'y aurait pas d'Europe, de même que sans Europe, il n'y aurait pas de monde, du moins digne de vivre.

C'est pour cela que je parle, et que l'on parle tellement des petites nations, car je suis persuadé qu'elles doivent avoir un rôle dans l'établissement de la paix mondiale. Si elles ne l'ont pas, cette paix ne sera pas une vraie paix. Cette notion doit naturellement pénétrer les nations du monde, grandes ou petites, et les petits peuples devraient descendre en eux-même afin d'être dignes du piédestal sur lequel leur passé les a élevés.

*(Chambre des Députés, le 13 décembre 1943)*

~

L'organisme humain peut supporter une fois une infection aiguë, mais une septicémie constante est mortelle.

Ces constatations jouent d'autant plus pour les petites nations. Nous savons que leurs risques sont différents de ceux des grandes puissances. Les petites nations doivent faire face, pour ainsi dire constamment,



à la question d'existence ou de non-existence. Il en est surtout ainsi pour la Hongrie, qui est mise par sa situation géographique au point de friction de grandes nations et de grands intérêts.

La justification de la politique des petites nations est le principe de l'auto-conservation. Les petites nations poursuivent une politique d'existence et non d'impérialisme, parce qu'elles veulent se maintenir et se développer, et non régner. Celle qui se détourne de cette route, essaie à tout prix de faire valoir ses aspirations impérialistes et veut se servir de moyens qui une fois déjà ont échoués et se sont révélés funestes offense les intérêts fondamentaux des petites nations et, ainsi, ceux-là même de l'Europe. Un Etat ne peut être durable, s'il cherche la garantie de son existence dans un soutien venant de l'extérieur, de l'étranger et non pas en lui-même; s'il essaie de remplacer la cohésion synthétique de la terre et du peuple par des combinaisons de politique internationale, et regarde comme sa propre mission d'être au service d'autres puissances.

Les petites nations doivent avant tout chercher à se comprendre mutuellement, à se soutenir l'une l'autre, si elles veulent maintenir leur existence. Une compréhension mutuelle, et principalement entre voisins, c'est une étape essentielle sur le chemin de la conservation de soi-même. Compréhension ne signifie pas, naturellement, soumission, mais respect mutuel des intérêts légitimes. La réalisation du bon voisinage est la condition préalable d'une future coopération et en même temps l'expression d'une bonne volonté franche, et aussi du sens de la responsabilité.

Les petites nations ne peuvent naturellement poursuivre une politique de provocation et elles doivent prendre en considération les justes intérêts non seulement des petites, mais de toutes les nations, car le fait d'être une petite nation ne peut signifier irresponsabilité.

(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)

~



... le devoir principal des petites nations n'est pas la concurrence, mais la fidélité à elles-mêmes. C'est pourquoi je dis, je repète et je souligne qu'il faut que nous poursuivions notre chemin. Nous avons autant de valeur que nous en témoignons, notre poids est équilibré par notre fierté et notre honneur.

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of a solution of the system of equations (1) for arbitrary values of the parameters  $\alpha$  and  $\beta$ . It is shown that the system has a solution if and only if the condition  $\alpha + \beta = 1$  is satisfied. In this case the solution is unique and is given by the formula

$$x = \frac{1}{\alpha + \beta} \left( \alpha x_1 + \beta x_2 \right)$$

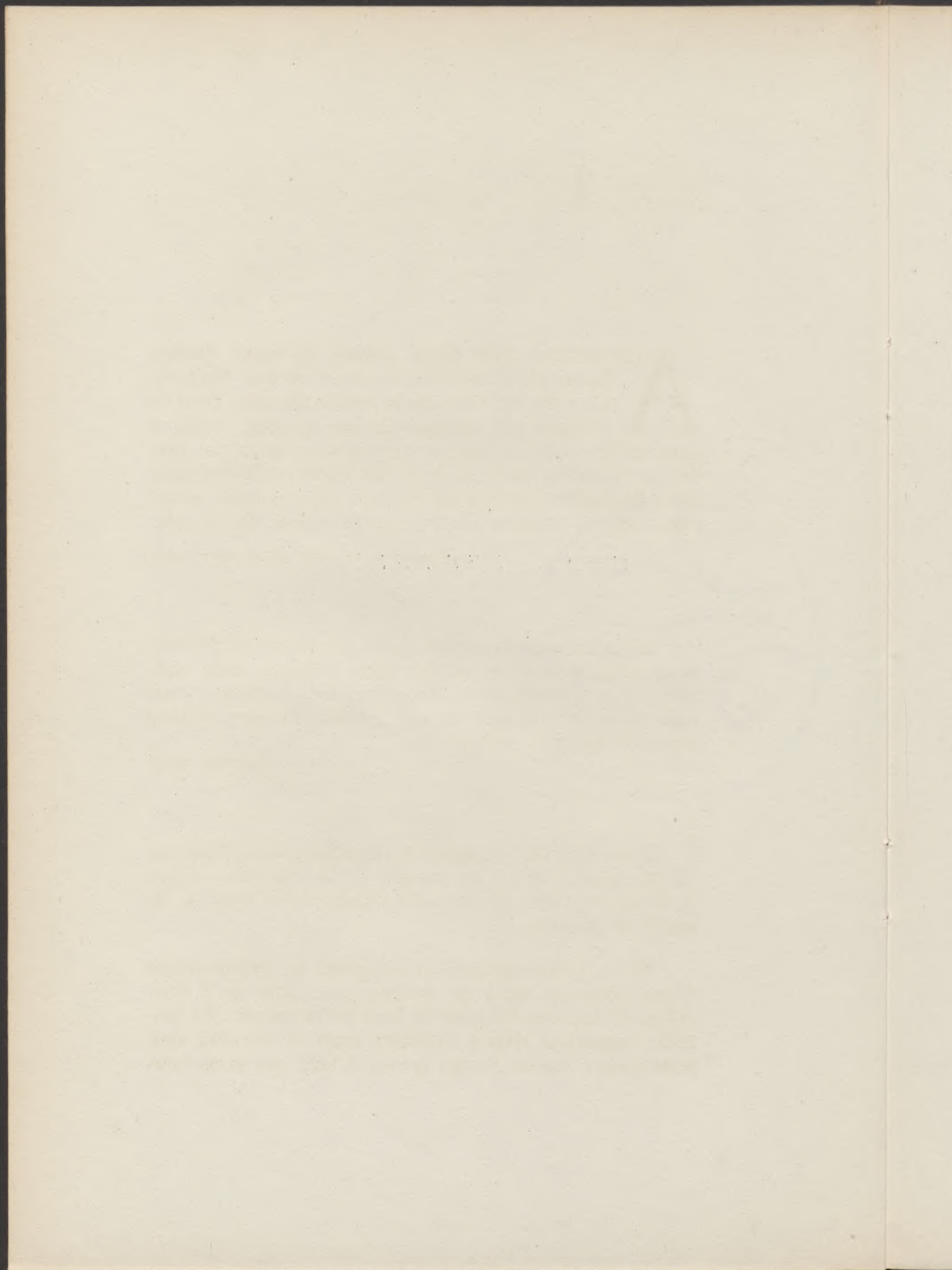
where  $x_1$  and  $x_2$  are the solutions of the system of equations (1) for  $\alpha = 1$  and  $\beta = 0$  and for  $\alpha = 0$  and  $\beta = 1$  respectively.

1



III

*GUERRE ET PAIX*





AUJOURD'HUI tout brûle autour de nous. Jamais le monde n'avait encore élevé de tels bûchers. Ce n'est pas nous qui les avons allumés, nous ne sommes pas capables de les éteindre. Mais si nous veillons sur notre maison, si nous sommes sur nos gardes, et si nous n'avons pas peur, les bûchers s'éteindront, leurs flammes n'atteindront pas nos toits, et nous pourrons aider à étouffer les braises brûlantes du monde.

*(Discours à la radio, le 19 août 1943)*

~

Nous menons à présent aussi une guerre défensive, nous défendons notre patrie, notre religion, notre culture. Nous n'avons pas de buts égoïstes. A présent aussi nous nous battons pour la défense de l'Europe, comme dans nos guerres précédentes.

*(Le 27 septembre 1942)*

~

Il est difficile d'imaginer la tragédie intime d'Étienne Tisza quand il sortit du conseil de la couronne et prit la direction d'une guerre qu'il désapprouvait seul ou du moins le premier.

Et il (Tisza) mourut en acceptant la responsabilité d'une politique qu'il ne voulait pas, mais qu'il était obligé de représenter pour le bien de la nation. La tragédie appartient déjà à l'histoire mais la moralité vaut pour nous : en ces temps graves il faut que nous nous



comprendions mutuellement et il ne faut pas que nous nous déchirions, car pour cela il y a assez d'ennemis dans le monde et autour de nous.

... J'ai accepté un fait accompli...

... Le fait que notre armée de 300.000 hommes a subi de grandes pertes et que notre matériel de guerre a été presque totalement détruit impose à ma conscience de Hongrois et à ma responsabilité des conséquences à tirer.

... Et je ne peux pas dire que nous devons jeter la deuxième armée hongroise et tout ce que nous avons rassemblé dans le combat où — je suis aussi de cet avis — se décide en grande partie le sort de la Hongrie, car... n'imaginons même pas en rêve que quelqu'un nous défendra ! Nous sommes un grain de poussière dans cette grande lutte, mais pour notre lutte à nous nous avons besoin de toute notre force. Cela je le mets en réserve.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Tout le monde sait que notre lutte n'est pas égoïste, que nous ne cherchons pas un avantage territorial, que nous n'avons pas pris les armes par haine contre d'autres, mais pour la défense de nos traditions historiques, de notre existence nationale et de notre héritage chrétien millénaire. Nous ne haïssons personne, mais nous aimons tout ce que nous considérons comme juste et précieux.

*(Chambre des Députés, le 21 novembre 1942)*

~

Nous ne pouvons pas imaginer que nous serions capables de lutter contre ces colossales armées, mais c'est justement pourquoi il est très important que la



propagande ennemie, l'influence étrangère ne puissent troubler notre unité, influencer notre clairvoyance, porter la discorde dans nos rangs.

Ce serait une bravade insensée, une provocation, une légèreté folle de ne pas épargner nos forces jusqu'au bout ; mais celui qui ne défendrait pas nos frontières, notre pays et notre liberté, celui qui oserait alors peser les proportions des forces et les possibilités, celui-là serait un lâche, un traître à la patrie. Personne ne doit croire que quelqu'un d'autre remplira cette tâche pour nous. C'est notre devoir, cela ne peut pas être le devoir des autres.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

La nation qui gagnera la dernière phase de la guerre, sera celle qui fera preuve de la plus grande force, de la consolidation et de la sécurité la plus forte, qui pourra tenir entre ses mains et garder le gouvernement de son peuple.

*(Séance du parti gouvernemental, le 22 octobre 1942)*

~

La conception de l'Europe d'après guerre ne s'est pas encore définitivement développée dans l'esprit ni des pays amis ou luttant avec nous, ni des pays neutres, et peut-être encore moins dans les pays ennemis.

*(Chambre des Députés, le 3 décembre 1942)*

~

Dans le combat des puissances mondiales nous n'avons rien à dire au point de vue militaire et très peu au point de vue politique. Mais même ce peu de choses se réduira à néant, notre existence et notre sort



se décideront sans nous et contre nous, si nous ne gardons pas l'ordre et si nous ne donnons pas à notre nation et à son avenir la chance d'être, au moment des règlements, dans la plénitude de sa force politique, militaire, sociale et morale, un facteur intact dans les problèmes chaotiques de l'Europe centrale, capable de faire entendre avec force sa parole et sa volonté.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

... Si notre ordre intérieur se relâche, nous aggraverons notre situation et nos perspectives, et notre sort se décidera contre nous ; si nous vendons nous-mêmes notre vie il n'y aura aucune excuse pour notre compte, et cette génération ne trouvera pas grâce devant le tribunal de l'histoire.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Tout le monde est responsable de l'ordre intérieur et de la tranquillité.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Il faut mettre à jour les valeurs hongroises, il faut les exploiter. Notre tâche principale est de les préparer. Ce n'est pas seulement le devoir des bureaux, mais de tous. Il faut que nous exploitions et accroissions cette masse de valeurs hongroises, basées sur le respect de soi-même, — car nous valons plus que nous ne sommes aujourd'hui, — parce que c'est seulement cette mission assurée, cette réalité hongroise, libre de tout complexe d'infériorité, que nous pourrions jeter avec succès dans le plateau de la balance des traités de paix.

*(Lillafüred, le 26 janvier 1943)*

~



Le passé millénaire ne suffit pas. Aujourd'hui les hommes pensent au futur. C'est la pensée de l'avenir hongrois, la nécessité européenne de l'avenir hongrois, le besoin inévitable de notre existence dans la vallée du Danube que nous devons faire entrer dans les traités de paix, car par notre passé seul nous ne pouvons plus agir.

On a besoin de nous dans cette partie de l'Europe, au point de vue politique, militaire, culturel et économique.

*(Lillafüred, le 26 janvier 1943)*

~

Notre situation est caractérisée par une fidélité inébranlable et invariable envers nos devoirs européens et nos buts hongrois. J'ose affirmer que nous nous trouvons au centre de l'intérêt de toute l'Europe, car on commence à réaliser la vérité, à s'apercevoir qu'il y a dans ce pays des forces avec lesquelles il faut compter parce qu'elles jaillissent d'une mentalité et de qualités nationales supérieures.

*(Séance du parti gouvernemental, le 11 mars 1943)*

~

Il n'y aura pas de paix dans le bassin des Carpathes tant que les forces de dissociation y seront actives. La condition fondamentale de la paix serait que les peuples du bassin des Carpathes se retrouvent mutuellement et que, en bonne entente avec les pays voisins, ils établissent leur nouvelle existence nationale, dans les cadres fixés par Dieu, l'histoire et la volonté des peuples.

*(Séance du parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~



Une coopération durable entre les nations est possible seulement si les nations respectent mutuellement leurs propres qualités nationales et si cette paix est organisée par les fils fiers de nations fières.

Des Coriolans, des émigrants désillusionnés, aux âmes blessées, ne sont éventuellement capables que d'assurer provisoirement leurs positions individuelles, spécialement si leur passé est chargé de crimes et de négligences. Il est inconcevable que des individus qui à une des époques les plus sombres de l'histoire de la Hongrie ont échoué comme hommes et politiciens, osent maintenant parler au nom de la nation. Les tristes personnages d'une débâcle, que la malchance et la vilenie ont mis en vedette, considèrent que maintenant, dans les orages de la guerre, le temps est venu de se faire entendre, de calomnier leur patrie avec une haine acharnée tout en rendant hommage aux plus grands de ses ennemis.

La Hongrie n'a jamais privé personne d'un pouce de terre. Le traité de Trianon a mutilé le territoire millénaire de la Hongrie ; sur une partie de ce territoire, d'autres Etats se sont installés ; maintenant une partie de ces régions sont revenues à la mère patrie, une autre partie n'est pas rentrée. Voici une possession de mille ans, voilà une possession de vingt ans. C'est la simple vérité !

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*

~

On paye peut-être un traître, mais un gentleman ne lui serre pas la main. Le peuple hongrois veut pouvoir serrer la main de tous les peuples de l'Europe et du monde nouveau, les yeux dans les yeux. Je crois que les valeurs de la Hongrie lui assurent une existence éternelle, c'est pourquoi elle continue sa route, se défendant ainsi elle-même et défendant les intérêts culturels



et humains qui lui ont été confiés. La Hongrie espère que dans le monde futur quel qu'il soit, la reconnaissance de cette attitude sera décisive pour son destin. Sinon le monde nouveau signifiera seulement, pour nous, de nouveaux combats, pour lesquels se préparer est un devoir aussi important que de tout entreprendre, ce que nous faisons actuellement, pour atteindre ce meilleur monde, ce monde de la compréhension.

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*

~

Nous ne pouvons pas considérer les « sphères d'intérêts » comme la réalisation de la sécurité, mais seulement comme le germe de nouveaux conflits, car « la sphère d'intérêts » ne représentant que les intérêts exclusifs d'un seul Etat, entrera tôt ou tard en collision avec d'autres formations politiques de même caractère. La vraie garantie de la sécurité ne pourra être qu'une paix juste, donnant à tous les Etats, grands ou petits, le cadre qui lui revient de droit, devenant ainsi la base d'une coopération féconde et créatrice pour tous.

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*

~

La Hongrie ne poursuit pas une guerre de conquêtes, la Hongrie ne recherche ni grand ni petit butin, mais seulement son droit. Elle considère naturellement comme sa possession ce qui a toujours été à elle, dont elle n'a été privé que par Trianon — et cela nous ne l'avons jamais caché. Mais la Hongrie n'a pas été entraînée dans cette guerre par un désir de conquête ou d'expansion outrepassant ses forces. Nous avons voulu vivre et nous voulons vivre ; nous ne pouvions pas nous soustraire aux risques universels de la guerre, nous ne pouvions pas isoler le pays de l'incendie. Nous n'avons pas allumé cet incendie, ce n'est pas notre faute si ses flammes nous



atteignent aussi. D'ailleurs la région entre le Danube, la Tisza et le bassin des Carpathes n'ont pas été créées par la Providence comme une île féerique, le sort des Hongrois n'a jamais été le sort d'hommes braves sans danger ou de publicains trop habiles. Nous avons accepté, parce qu'il le fallait, tout ce à quoi notre situation nous a obligés, mais notre situation a été créée à Trianon, sans nous et contre nous.

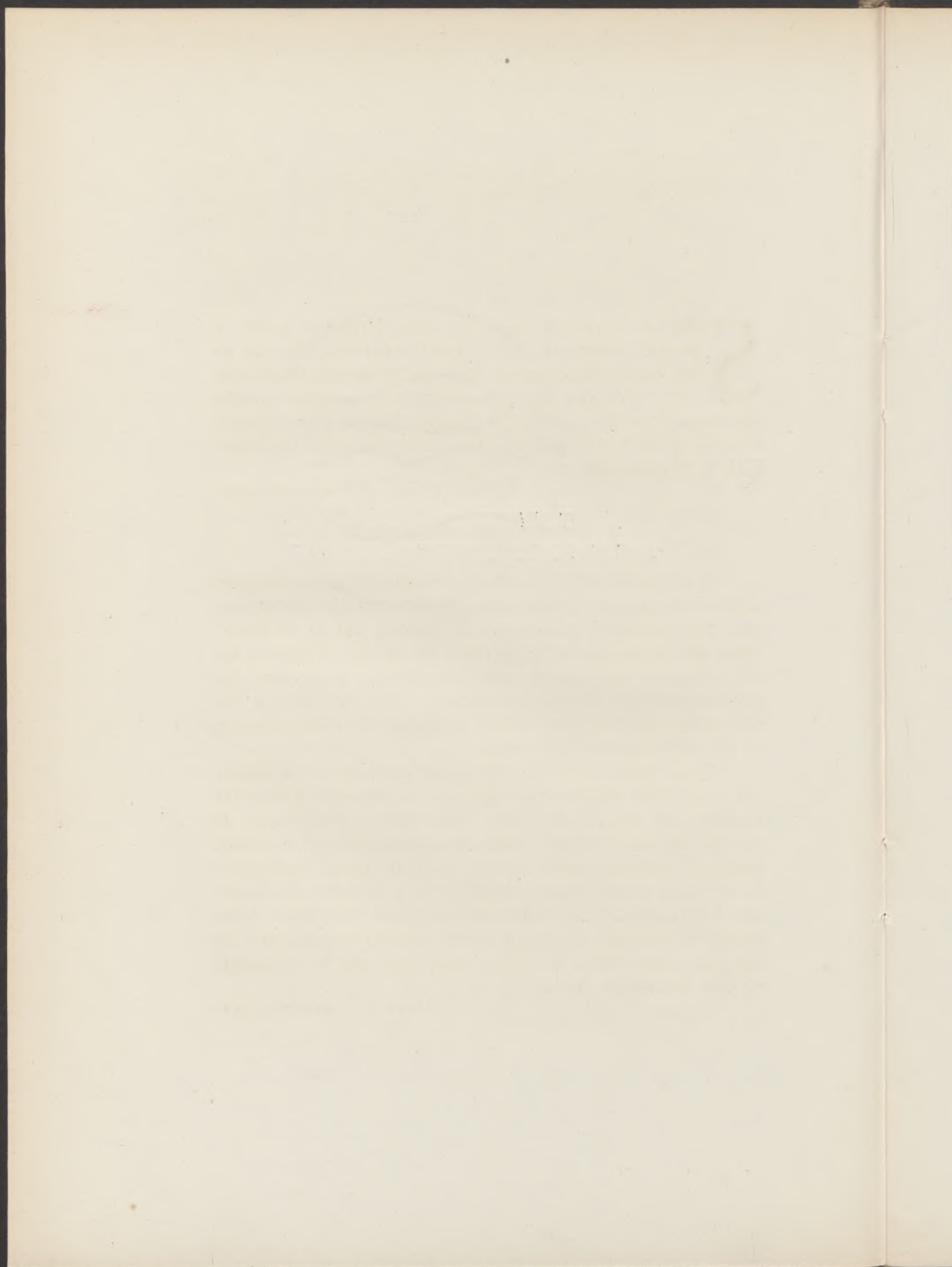
Il nous faut souligner maintenant, pendant que cette guerre sévit encore, que les victimes de Trianon, Versailles, Saint-Germain et Neuilly, n'ont pas été seulement la Hongrie, l'Allemagne, l'Autriche et la Bulgarie, mais toute l'Europe, peut-être le monde entier. On peut éventuellement limiter les destructions d'une guerre, on peut aussi reconstruire ensuite, dans une vraie paix; mais une mauvaise paix, qui n'est que la continuation de la guerre avec des moyens différents, empoisonne le monde entier.

*(Chambre Haute, le 18 décembre 1943)*



IV

*UNITÉ DE LA  
HONGRIE HISTORIQUE*





SANS LA HONGRIE, sans un rôle dirigeant pour le peuple hongrois, on ne peut créer un Etat sur ce sol merveilleusement découpé pour constituer une unité. Malgré des événements historiques, malgré quelques transformations, personne ne peut rien changer à cette vérité. Celui qui l'essaiera, échouera, car il se heurtera à l'impossible.

(Huszt, le 7 novembre 1943)

~

Il est possible de forcer les peuples et les nationalités à vivre un certain temps dans un Etat par la contrainte, par des décisions prises sur le papier, par la violence. Mais de vivre ensemble pendant un millier d'années n'a été possible que parce que les Hongrois, comme les populations de langues étrangères, ont été dirigés par des décisions issues des idées d'égalité, de bienveillance, et de communauté de destin.

Quels que soient les bruits qu'essaient de répandre sur nous nos adversaires qui ne connaissent pas notre histoire ou qui la faussent, bien qu'ils s'efforcent de sourire en nous voyant, dans la catastrophe et le chaos mondial actuels, nous référer à notre passé millénaire le seul fait positif pour résoudre le problème du bassin des Carpathes, c'est justement le passé millénaire hongrois, sa critique objective et les conséquences que l'on en peut tirer selon les idées modernes de la sociologie et des questions minoritaires.

(Huszt, le 7 novembre 1943)

~

... Lorsque Louis Kossuth, dans son exil, eut peur de l'idée monarchique et de l'oppression viennoise pour la liberté hongroise, il projeta une confédération des peuples danubiens. De nouveau c'est du côté des Hongrois que venait l'idée qui aurait peut-être pu garantir la coopération et la liberté de ces peuples.

Pour nous, Hongrois, et pour tous les peuples du bassin des Carpathes, c'est un devoir sacré de nous aider mutuellement, de travailler pour la liberté de ce territoire, pour l'indépendance de nos vies nationales, de libérer de ce sol toute influence étrangère — d'une manière qui nous apporte le plus de bien, de paix et de sécurité possible. Pour tous c'est un devoir humanitaire et patriotique.

(Huszt, le 7 novembre 1943)

~

Notre pays a des paysages différents, des contrées diverses, mais aucune n'est plus hongroise, n'est plus partie intégrante de cet Etat millénaire que la Transylvanie.

Kolozsvár a une grande histoire, un passé guerrier. Elle possède des œuvres, elle connaît et connaîtra des problèmes, mais elle n'a et ne pourra jamais avoir de plus grand trésor, de plus grande valeur que son existence hongroise éternelle ! Quoiqu'il arrive dans le monde, Kolozsvár ne sera jamais que hongroise !

(Kolozsvár, le 26 avril 1942)

~

En Transylvanie et surtout dans le pays des Sicules, on n'a pas construit en 22 ans autant de voies ferrées que nous n'en avons établies en 22 mois.

(Marosvásárhely, le 14 juin 1942)

~



Je suis venu faire une profession de foi à l'intérieur et à l'extérieur des frontières, et déclarer que la tâche principale de tous les Hongrois, du pays tout entier, du gouvernement, de l'armée et de toutes les forces existantes, est de s'occuper des affaires de cette région et d'assurer au peuple que nous le soutenons de toute notre résolution, de toute notre volonté !

(Székelyudvarhely, le 15 juin 1943)

~

Il est arrivé qu'on tira une ligne frontière entre la Subcarpathie et les autres parties de la Hongrie, entre nos héros morts pour la Patrie et les héros de cette région. Mais on n'a pas pu tirer cette ligne entre mille ans d'histoire commune et des centaines de mille âmes fondues ensemble. On n'a pas pu arrêter le cours des rivières, modifier les versants des montagnes, changer ce que Dieu a créé uni.

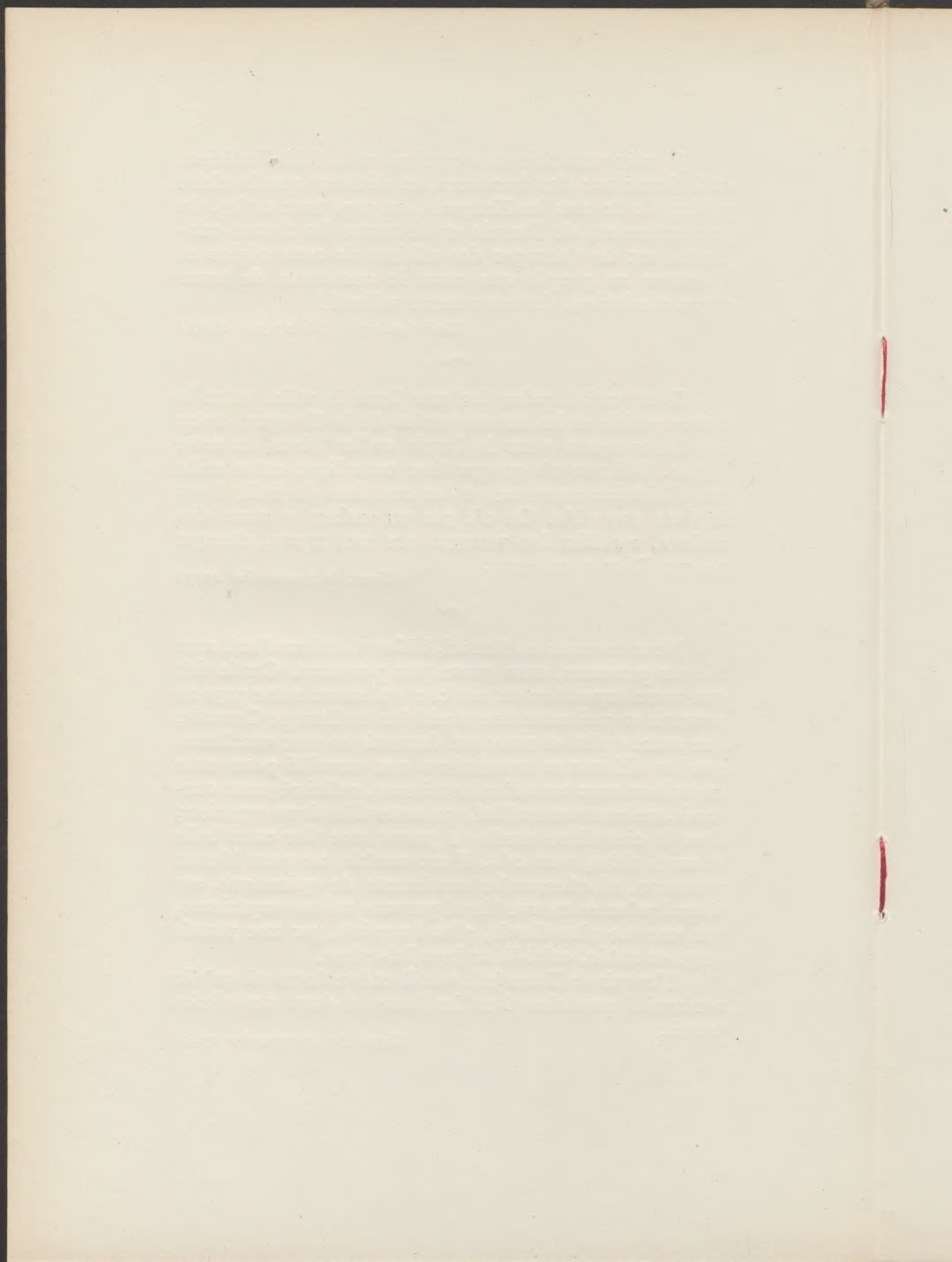
(Huszt, le 7 novembre 1943)

~

Nous sommes en fête ici, à Kassa, aujourd'hui, sans blesser personne, sans provoquer personne. Car le fait que notre exposition est si riche qu'aucun autre pays ne pourrait en présenter une semblable en Europe Centrale, que notre opéra et notre art dramatique sont excellents, que les différentes associations ont travaillé pour cette exposition avec tant d'enthousiasme, qu'ici règnent concorde, ordre et tranquillité, que cette ville ait pu organiser, dans la cinquième année de guerre, une fête aussi belle et aussi riche, tout cela, il me semble, ne peut blesser personne, ni offenser les sentiments de quiconque, car si quelqu'un se trouve blessé par une culture supérieure, par une vie plus élevée, plus humaine, par une pensée large et noble, celui-là se juge lui-même.

L'avenir de Kassa je le vois là et dans le travail qu'elle a réussi à produire dans les jours si durs des siècles passés.

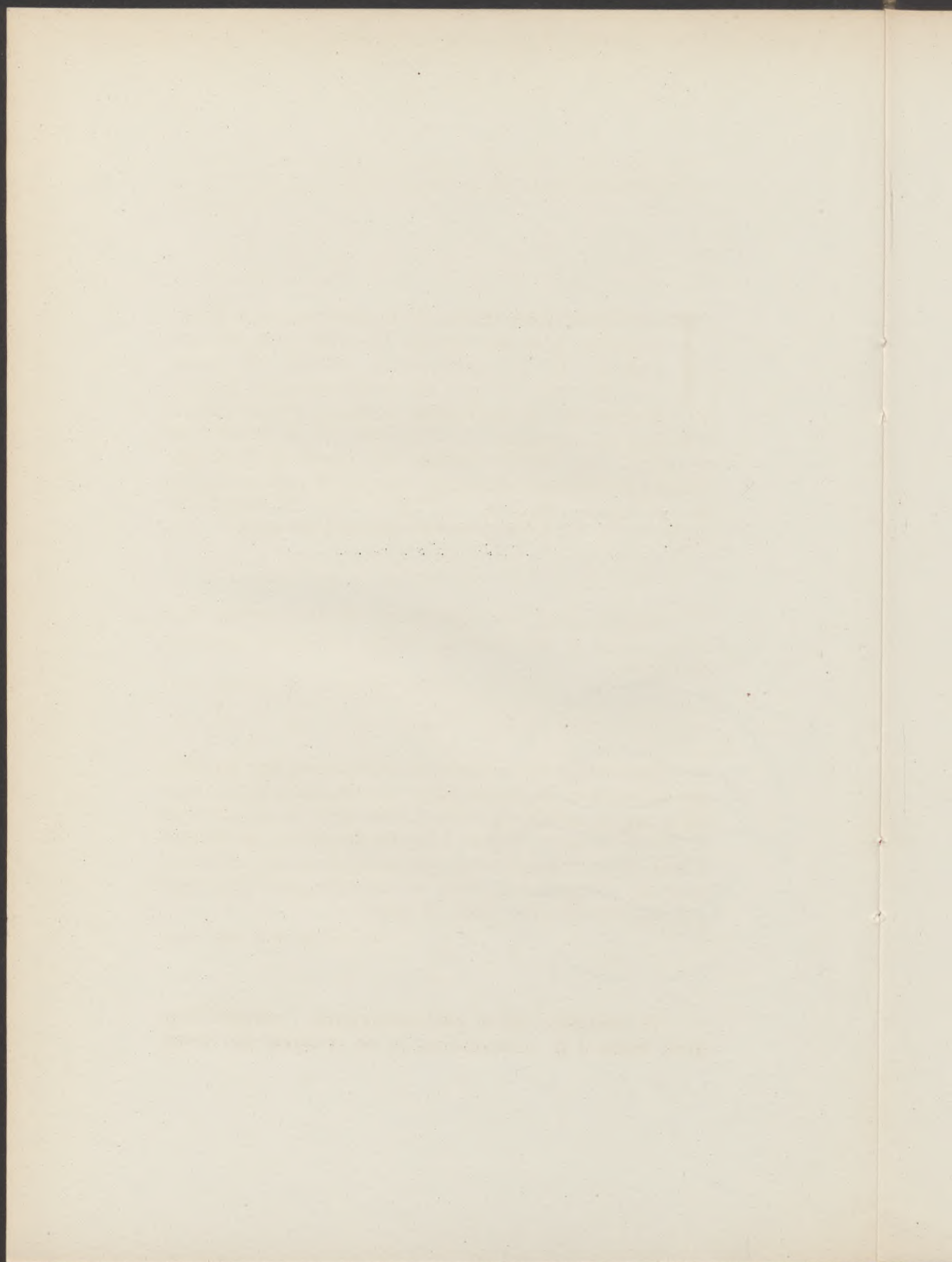
(Kassa, le 11 novembre 1943)





v

*LIBERTÉ, INDÉPENDANCE,  
ORDRE, CONSTITUTION*





**J**E SUIS PARTISAN résolu d'un gouvernement parlementaire. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui considèrent le parlementarisme comme un bâton dans les roues, comme un frein au progrès. Le Parlement doit naturellement rester au niveau auquel le travail est possible, car s'il s'abâtardit il devient un obstacle à tout travail national. Je trouve qu'il est nécessaire de discuter dans des assemblées parlementaires des différentes opinions, de l'information du peuple, du contact avec les larges couches diverses du pays.

~

Progrès social, renseignements sur la situation d'un côté, justice et discipline de l'autre : voici les garanties de l'ordre.

*(Séance du parti gouvernemental, le 12 mars 1942)*

~

Dans les temps actuels si difficiles soyons conduits par la sagesse, la foi, le calme de François Deák, mais aussi par sa confiance inébranlable dans la résurrection et l'éternité de la Nation. L'esprit de cet ancien homme d'Etat, dans sa simplicité et son uniformité, sa conformité avec ses compatriotes, voilà un exemple pour nous tous qui voulons être les chefs du pays !

*(Zalaegerszeg, le 9 août 1943)*

~

Je m'appuie sur le parlementarisme ; comme Hongrois fidèle à la constitution, je ne pourrais pas m'ap-

puyer sur un autre principe. Avec le Parlement, par le Parlement, je veux réaliser mon programme gouvernemental.

Je ne veux pas être un dictateur, car je fais tout mon possible pour qu'il n'y ait pas de dictature dans ce pays.

*(Chambre des Députés, le 20 novembre 1942)*

~

La Hongrie est un pays libre où, comme en très peu de pays au monde, les habitants jouissent des libertés publiques. Mais l'indépendance nationale, son idée et sa notion, comme la liberté individuelle, doivent s'adapter aux temps historiques que nous vivons. Il faut que nous prenions conscience de ces temps, que nous en acceptions les exigences, que nous nous en accommodions et que nous ne les oublions pas un instant.

*(Séance du parti gouvernemental, le 11 mars 1943)*

~

En ce qui concerne la politique, nous vivons dans un pays qui est peut-être le seul en Europe où tous les partis peuvent exister librement. (Ne cherchons pas maintenant si c'est un bien ou un mal, suivant notre conviction intime.) Il n'y a pas un seul pays en Europe où règne une telle paix et un tel silence en politique intérieure. Je n'aperçois même pas les germes d'une de ces perversions morales qui ont entraîné ce pays à la débâcle de 1918.

*(Séance du parti gouvernemental, le 11 mars 1943)*

~

Le parlementarisme est la racine, la base et l'essence de notre existence nationale. Nous le garderons, et il



faut le garder, seulement si nous respectons les règles et les limites que les temps graves imposent aux Hongrois.

*(Séance du parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

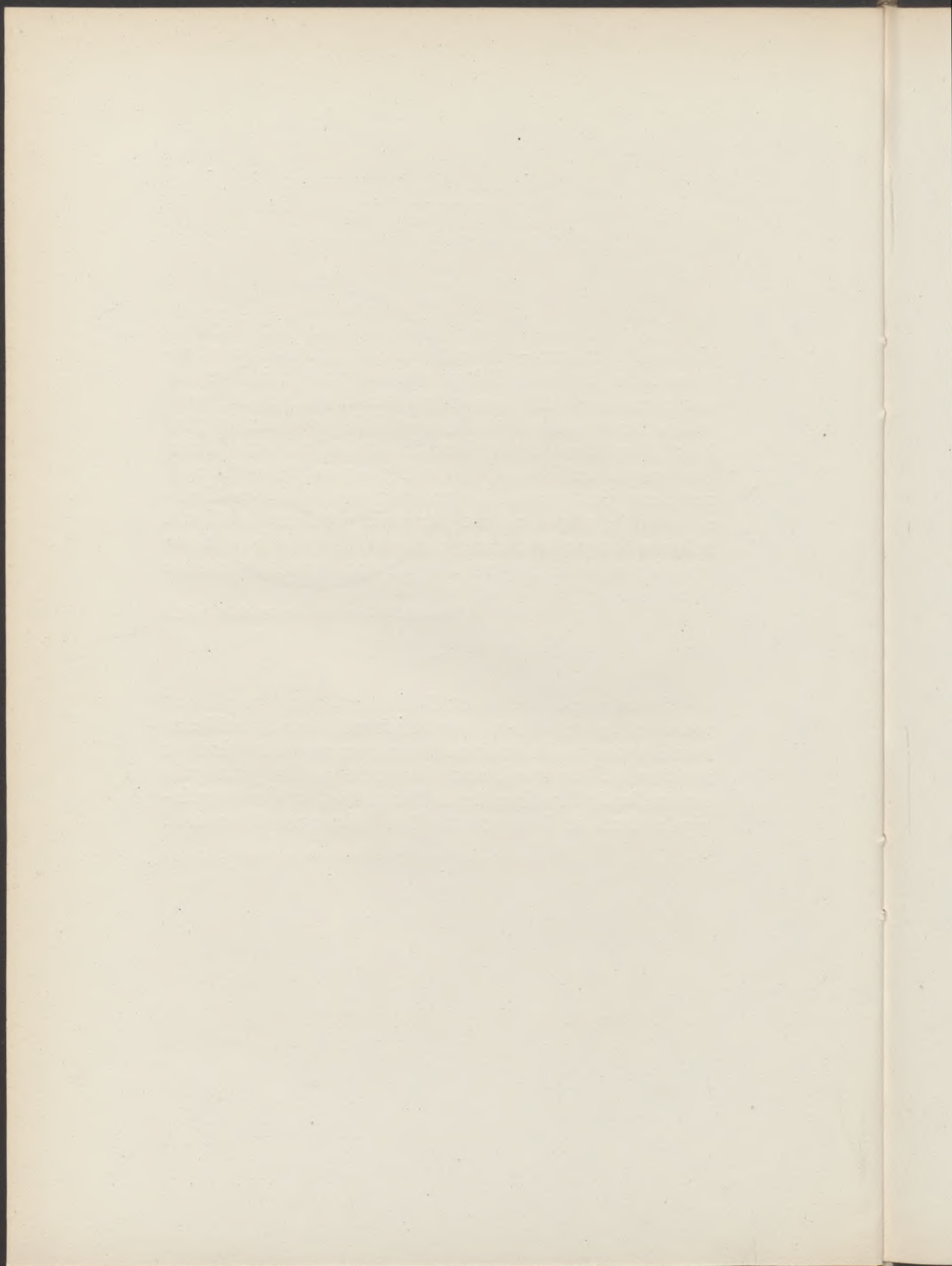
Le peuple de saint Etienne venu de l'Orient, choisit l'Occident — le christianisme au lieu du paganisme. Ce fut une politique réaliste car le roi fit entrer son pays dans l'ordre mondial actuel, mais ce fut aussi une détermination morale, car il fit le choix le plus beau, le meilleur, le plus humain. La Bulle d'Or, éclosion des germes qu'il sema, assura il y a 700 ans les libertés publiques hongroises. Le premier au monde, en Transylvanie, le prince régent hongrois proclama la liberté religieuse complète, nous enseignant par cela la force consciente et la largeur d'esprit qui sont l'essence de la nation.

*(Discours à la radio, le 19 août 1943)*

~

Nous respectons notre Parlement, nous respectons son esprit, ses traditions, car il n'existe guère de meilleure barrière contre les tendances destructives étrangères et intérieures. Le Parlement hongrois est la principale sentinelle de l'indépendance hongroise, et l'arme principale dans la lutte contre les influences étrangères.

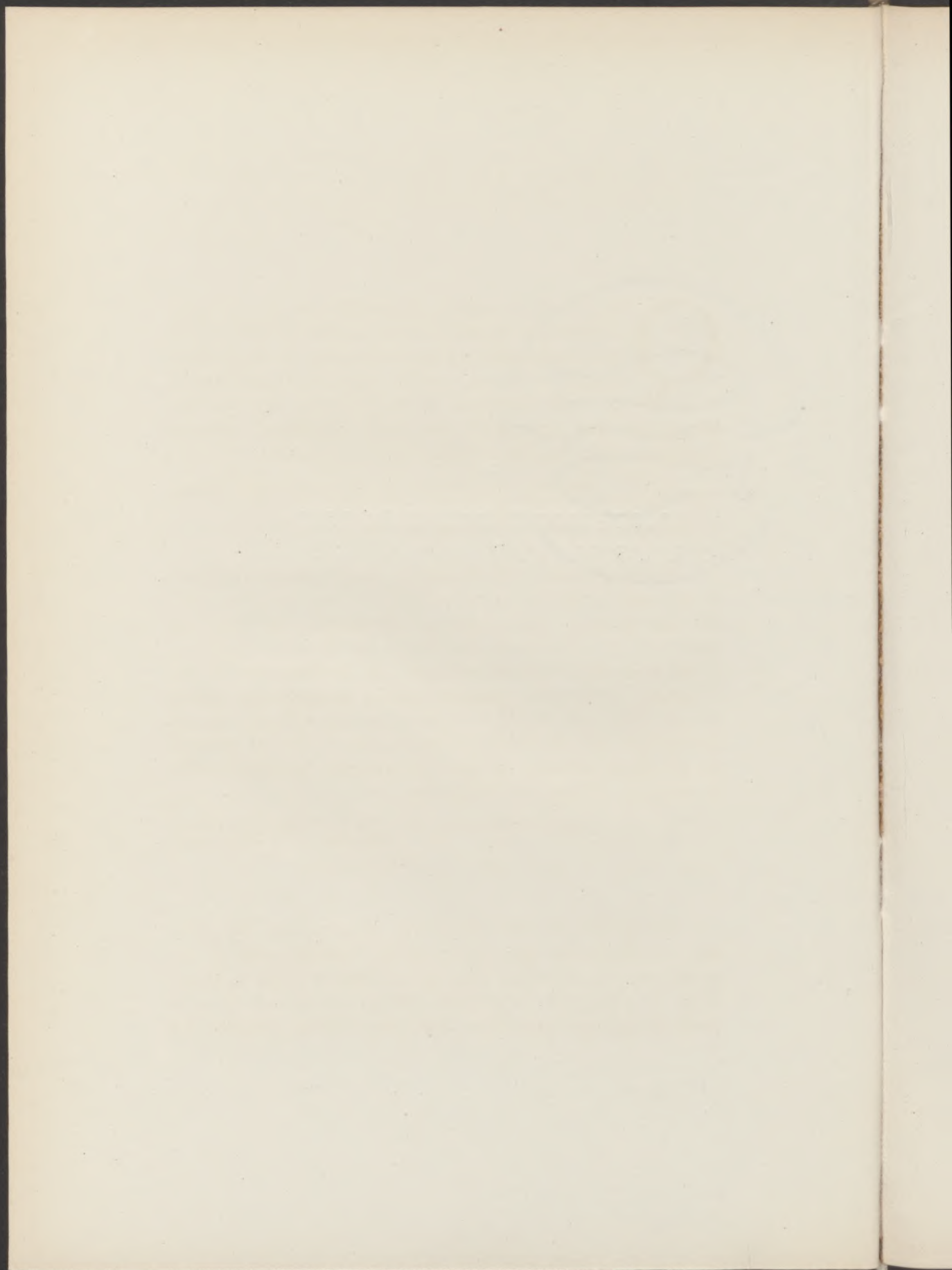
*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*





VI

*LATINITÉ HONGROISE,  
CHRISTIANISME HONGROIS*





QU'IL ME SOIT permis, comme Hongrois et comme croyant, d'exprimer mon respect envers les prêtres de mon pays. Comme croyant, je révère leur vocation divine, comme président du Conseil, je rends honneur à la grandeur et à la noblesse de leur travail et de leurs sacrifices, comme Hongrois, je m'incline devant leur patriotisme.

*(Discours sur la mission des prêtres, le 12 juillet 1942)*

~

Si le premier roi hongrois avait choisi l'Orient, il est vraisemblable qu'aujourd'hui la civilisation occidentale n'aurait pas autant d'importance, et que son influence ne s'étendrait pas sur un aussi vaste territoire. Voilà pourquoi on peut affirmer que la Hongrie a sauvé l'Europe. Il est très probable que le rempart des Alpes ne lui aurait pas suffi comme ligne de défense, ou du moins que son paisible développement aurait été retardé de plusieurs siècles, si elle n'avait pas eu devant elle le corps et l'âme des Hongrois.

*(Séance d'inauguration des cours de l'Université d'été de Debrecen, le 1<sup>er</sup> août 1942)*

~

Du point de vue européen, la conquête du pays par les Hongrois eut, entre autres, comme résultat de permettre au roi saint Etienne de faire reculer la frontière de l'Europe jusqu'aux limites orientales de son pays, jusqu'aux Carpathes et au Bas-Danube, en tout ce

qui concerne l'art de fonder un Etat et d'y faire régner la culture et la civilisation. Ce fut un des rôles de premier plan que joua la Hongrie dans la formation du destin de l'Europe.

~

Des nations pleines d'espoir, de projets et de rêves ambitieux échouèrent sur ce sol si attrayant et si hérissé de dangers, où pendant des siècles aucun peuple ne put se fixer. Mais vinrent les Hongrois, puissants et courageux, qui réussirent à tenir la brèche par où tant de dangers nouveaux auraient pu déferler sur l'Europe. En fermant la porte par où des courants d'air nocifs pénétraient dans l'organisme délicat de l'Occident la Hongrie a assuré la sécurité de l'Europe.

(Inauguration des cours de l'Université d'été de Debrecen,  
le 1<sup>er</sup> août 1942)

~

Le territoire actuel de la Hongrie a toujours été un fief important de la latinité.

Tout comme la « *legio secunda adiutrix* », cette troupe d'élite fidèle jusqu'au bout, qui donna à Rome plus d'un empereur, résista aux attaques du monde barbare sur les « *limes* » du Danube, les Hongrois ont dû et doivent toujours tenir ferme sur cette terre où ils vivent maintenant pour défendre cette culture aussi difficile à effacer que lente à assimiler, cette culture qui se résume dans le terme : « *Roma aeterna*. »

(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)

~

Les tendances fondamentales de l'humanisme sont ancrées dans l'histoire hongroise et enracinées dans le caractère du peuple hongrois. L'intérêt pour le passé de la civilisation, le respect de l'héritage spirituel et





moral du christianisme et l'« humanité » sont et ont toujours été des traits foncièrement hongrois. Le Hongrois tient tenacement à son passé parce qu'il a toujours besoin de la force de ses racines tant son feuillage et ses fleurs sont malmenés par les tempêtes ! Mais ce passé s'intègre largement au passé d'autres nations, à celui de toute l'Europe, et la force de cette conception historique loin de le séparer des autres peuples chrétiens les lui fait au contraire mieux comprendre.



Nous sommes chrétiens, il faut que nous le demeurions et qu'ainsi nous restions fidèles jusqu'au bout à ce « spiritualisme humain » que l'un des plus grands spécialistes considère comme l'essence même de l'humanisme. Nous sommes humanistes non seulement moralement, mais intellectuellement aussi.

*(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)*



... soulignons encore que la notion de « caractère romain », devenue un trésor commun, correspond au caractère hongrois, que la langue hongroise nourrie de latinité est parfaitement apte à l'usage de la prosodie antique.

Latinité : ce terme signifie bien des choses aujourd'hui. Latinité au sens plus profond de civilisation humaniste, de « caractère romain », c'est la libre expression, la haute appréciation de l'humain — chose assez rare parmi les hommes, et plus rare encore parmi les peuples.



Nous vivons sur un sol romain, fidèles aux nobles traditions humanistes qui sont les éléments, toujours frais et toujours en vigueur, de notre vie.

*(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)*





Aujourd'hui, au milieu des luttes idéologiques nous devons nous souvenir de notre adhésion au christianisme. Cette adhésion fut certes sans aucune réserve mais aussi sans soumission servile ; elle n'alla pas sans une âpre résistance, sans de longues luttes intérieures. Nous l'avons acceptée dans la plénitude d'une foi profonde afin de pouvoir, en fondant la royauté apostolique, assurer mieux que n'importe quel autre pays la souveraineté de notre Etat. Nous avons besoin de la force du christianisme pour contrecarrer les tendances destructives des siècles à venir, tendances qui ébranlèrent tant d'Etats — et on pourrait parler à ce sujet des croisades, de l'époque de la chevalerie, mais surtout de l'empire romain-germanique et de ses ambitions à la suzeraineté. Oui, je le répète, nous avons besoin encore du christianisme pour pouvoir défendre notre indépendance, notre souveraineté d'Etat presque unique à cette époque en Europe.

*(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)*



Nous n'avons pas seulement adopté la Renaissance, nous y avons collaboré aussi.

L'étape la plus orientale de la Réforme a été la Hongrie, ou plutôt la Transylvanie contrainte en quelque sorte à l'indépendance du fait de l'occupation de la métropole par les Turcs. C'est là que pour la première fois ce mouvement a perdu son caractère de force de tension politique et sociale. Il s'y est humanisé comme le prouve le fait que c'est à la Diète de Torda qu'a été proclamée pour la première fois en Europe, en 1557, la liberté des cultes. L'année suivante, devant le fameux Edit de Nantes, la même diète instituait la liberté de l'enseignement religieux.

*(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)*





Lorsque, un siècle après la conquête de son territoire, la nation hongroise se convertit, elle se rallia au christianisme romain, ravivant et renforçant des rapports séculaires à peine interrompus. Tandis que la Pannonie romaine n'avait duré que quatre cents ans, la civilisation romaine, conservée et défendue par les Hongrois, florissait sur cette terre, à cette époque, depuis plus de mille ans.

*(Discours sur la Renaissance, le 10 décembre 1942)*



A l'époque de la Renaissance, la Hongrie ne représentait pas seulement la conquête d'Árpád et le pays de saint Etienne, mais, à ce moment-là et en fait pendant dix siècles, elle représentait aussi les autres peuples qui vivaient sur ce territoire au moment de la conquête, ou s'infiltrèrent plus tard dans le pays, c'est-à-dire tout le bassin des Carpathes et même, de Louis le Grand jusqu'à Mathias Corvin, tout un monde dont les frontières et le rayonnement dépassaient même les Carpathes. Le rôle de Rome ne commence pas non plus avec la propagation du christianisme, mais par une action politique : l'extension jusqu'à ces contrées de la « sphère d'intérêts » orientale de l'Empire romain.

*(De la Renaissance, le 10 décembre 1942)*



Si nous prenons l'histoire de la Hongrie à partir de la conversion de ce pays, nous constatons qu'il a toujours reçu les idéologies sous des formes évoluées. Pour le christianisme nous avons eu le bon sens de nous tourner vers Cluny, vers le christianisme renouvelé et purifié par les bénédictins; à l'époque de la chevalerie nous avons accepté ces idées également sous des formes purifiées; et la Renaissance, qui eut une influence destructive en Italie, se manifesta chez nous

comme un mouvement qui transforma la nation et augmenta ses forces nationales. La Réforme — disons-le sans ambage — que nous la fassions remonter aux bases humanistes d'Érasme de Rotterdam ou à Von Hutten, fut inspirée également par des motifs matérialistes et sociaux, mais elle arriva, quand même, chez nous, comme un combat purement spirituel.

*(Lillafüred, Congrès de politique extérieure, le 26 janvier 1944)*

~

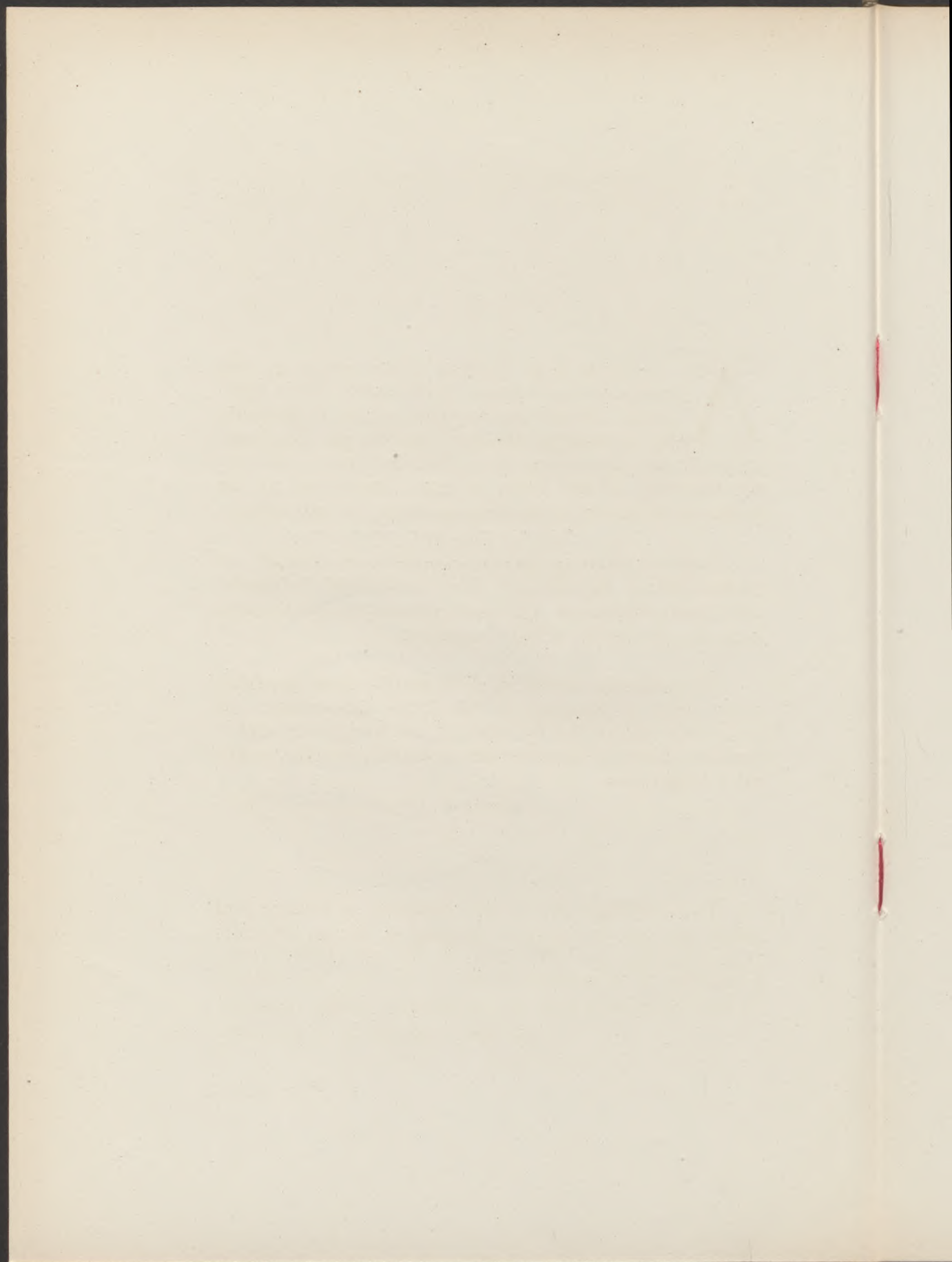
Cette nation qui a commencé son existence d'Etat, autonome et indépendante, en semant le christianisme, est restée jusqu'à aujourd'hui fidèle à sa foi et elle veut, dans sa vie, ses luttes, son travail, continuer à suivre les traces du Bon Semeur.

*(Article paru dans le Nemzeti Ujság, le 29 juin 1943)*



VII

*NOTRE POLITIQUE  
DES NATIONALITÉS*





AVEC le retour à la Hongrie d'une partie de nos nationalités, le grand problème de l'Etat hongrois a repris son actualité. A peu d'intervalle les territoires détachés, peuplés par des Hongrois et par des compatriotes non-hongrois nous ont été restitués. Notre tâche la plus importante est de redonner à chacun sa place dans notre vie nationale.

Nous ne voulons pas par l'oppression obliger nos nationalités à abandonner leur conscience nationale, mais nous attendons d'elles qu'elles adoptent entièrement la conception d'Etat hongroise.

Au point de vue social il ne peut y avoir de différence entre les Hongrois et les autres nationalités. Les problèmes sociaux des nationalités non-hongroises appartiennent donc au chapitre des questions sociales générales hongroises.

*(Chambre des Députés, le 19 mars 1942)*

~

- J'ai confiance que l'esprit hongrois millénaire fera valoir sur tous les terrains, sociaux et autres, les idées fondamentales qui donneront à nos nationalités non-hongroises la possibilité d'entrer, de toute leur âme et de toute leur force, dans la communauté d'Etat hongrois.

*(Chambre des Députés, le 19 mars 1942)*

~

Parmi beaucoup de défauts la race hongroise a une grande faiblesse, qui d'ailleurs est aussi sa plus belle qualité : elle aime son prochain. Aimer les autres peuples, c'est seulement nous, Hongrois, qui le savons. Nous avons toujours aimé les peuples que nous avons trouvés ici, que nous y avons amenés, ou auxquels nous avons permis d'entrer. Seuls les Hongrois sont capables d'aimer leur prochain d'une autre race, d'une autre religion, d'autres coutumes. Le sentiment le plus élevé de l'humanité : aimer son prochain comme soi-même, n'est pas aussi développé entre gens de même race que chez nous, entre Hongrois et nationalités non-hongroises.

*(Ungvár, le 18 octobre 1942)*

~

Notre supériorité ne se manifeste pas, et ne devra jamais se manifester dans les apparences, mais toujours dans la foi inébranlable en notre vocation; car dans ce cas, notre prochain sentira toujours, même de loin, le rayonnement du passé, la vocation dix fois séculaire de la Hongrie et la largesse d'esprit hongroise.

*(Ungvár, le 19 octobre 1942)*

~

Dès mon premier discours à la nation, je me suis occupé de la question des nationalités avec un esprit large et une bienveillance très sincère. Malgré la réponse inspirée d'un esprit tout autre que j'ai reçue de l'étranger, je n'ai changé en rien mon attitude envers les nationalités.

*(Chambre des Députés, le 20 novembre 1942)*

~

A la Chambre des Députés j'ai défini les points principaux de la future politique hongroise, et parmi les



plus importants, pour lesquels j'ai demandé la paix entre les partis, cette vraie « Trêve de Dieu » hongroise, j'ai mentionné en premier lieu la question de nos nationalités. A côté de cette demande je veux dès maintenant établir que ce problème ne devra jamais être considéré comme une question de parti mais comme une question nationale.

*(Chambre des Députés, le 20 novembre 1942)*

~

L'oppression des nationalités est une accusation injuste. Comment auraient-elles pu vivre ici, se multiplier, se fortifier et conserver leur conscience nationale si nous les avions opprimées pendant des siècles? Voici la vérité historique : seule la Hongrie a su leur assurer le maintien de leur caractère national, tandis que les Etats occidentaux ont tous assimilé leurs peuples de race et de langue différentes.

*(Parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

Respect mutuel des droits et humanité : tels sont les deux principes qui peuvent apporter la solution de cette question. Pour notre part, nous essayons de les réaliser dans l'esprit des traditions que Széchenyi, Eötvös, Deák et, récemment, mon illustre prédécesseur, le comte Paul Teleki, ont représentées dans le pays de saint Etienne. Il règne et il doit régner concorde, bienveillance et tolérance mutuelles non seulement entre les différentes nations, mais aussi entre les hommes de langues différentes.

*(Parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

Les Hongrois ont une qualité que ne possède aucun autre peuple : ils savent aimer les autres races. C'est la



meilleure garantie de l'existence de la nation. Le Hongrois qui néglige cette qualité trahit la grande idée hongroise, le membre d'une nationalité qui ne la comprend pas trahit son destin et la noblesse humaine.

(Huszt, le 7 novembre 1943)

~

L'histoire de cette région nous montre que la loyauté des Ruthènes et des Roumains du comitat de Máramaros n'est ni récente, ni créée artificiellement ni intéressée. Depuis leur arrivée chez nous, il y a des siècles et des siècles, on ne trouve aucune trace de déloyauté de ces peuples envers la mère-patrie hongroise, ou envers les Hongrois, fondateurs et conservateurs de l'Etat. Leur vie en commun s'est écoulée sans trouble jusqu'à ce que certains hommes, sans cesse guidés par l'unique et égoïste désir d'arriver, aient essayé de troubler entre les Hongrois et les nationalités non-hongroises l'harmonie, créée par l'histoire et par Dieu.

Voici les faits historiques : les Ruthènes, et les Roumains de Máramaros, fuyant l'oppression étrangère, entrèrent en Hongrie pour y chercher liberté et asile et se placèrent sous la protection de l'Etat et de la puissance hongroise. L'histoire prouve que, loin de diminuer en nombre et de perdre leur caractère national, ils se multiplièrent, au contraire, au sein de la communauté de l'Etat hongrois et conservèrent, affirmèrent même leur caractère national et religieux.

C'est un fait historique qu'ils ne pactisèrent jamais avec l'ennemi contre les Hongrois, mais qu'ils restèrent leurs alliés fidèles contre tous les assaillants, de quelque côté qu'ils soient venus. Ils furent les gardes les plus loyaux des frontières hongroises. N'est-il pas remarquable que, dans les guerres de liberté contre les oppresseurs des Hongrois — l'exemple le plus vivant en est la Guerre de la Liberté de Rákóczi — ils aient mérité le titre de « gens fidelissima » ? Dans la guerre



de 1848 la noblesse roumaine de Máramaros et le peuple ruthène fournirent à Louis Kossuth ses plus fidèles soldats.

Cela prouve aussi que seuls les Hongrois sont capables de vivre sur ce sol en communauté avec des nationalités non-hongroises, et d'y constituer un Etat. Seule la conception d'Etat hongroise pouvait et peut assurer une paix et une sécurité durables à ces peuples.

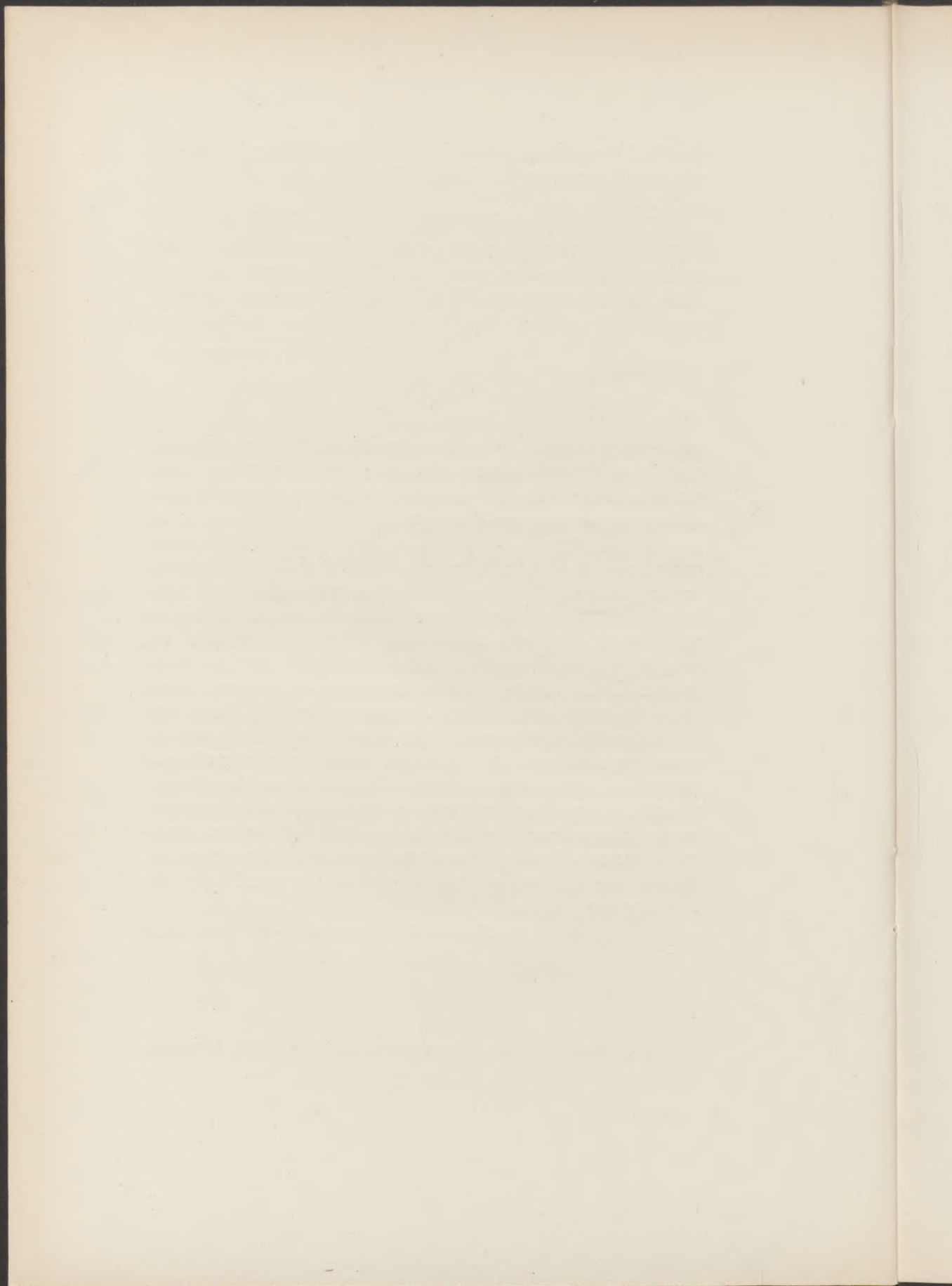
*(Huszt, le 7 novembre 1943)*

~

J'ai prononcé le mot assimilation.\* Je ne sais pas pourquoi la minorité allemande pose parfois cette question avec tant d'amertume, ni pourquoi elle la considère comme un problème pénible. Tout d'abord je ne vois aucune trace d'assimilation forcée dans notre passé historique. Je dois constater que ce fut l'élite allemande, les intellectuels, et non les masses populaires qui s'assimilèrent, donc ceux envers lesquels on ne devait et ne pouvait user de contrainte. Cette assimilation est le résultat de l'extraordinaire force d'attraction hongroise. Contre ce genre d'assimilation, c'est nous, Hongrois de pure souche qui aurions pu lutter, Messieurs les Députés, qui aurions pu vous dire que nous ne vous permettions pas d'entrer dans la vie publique hongroise, que nous ne vous donnions pas les hautes situations, que nous ne vous permettions pas d'occuper les positions dont nous avons besoin. Mais nous, Hongrois, nous n'avons jamais pensé ainsi. Vous êtes ici, parmi nous et tout ce qui est accessible aux Hongrois, vous est accessible.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

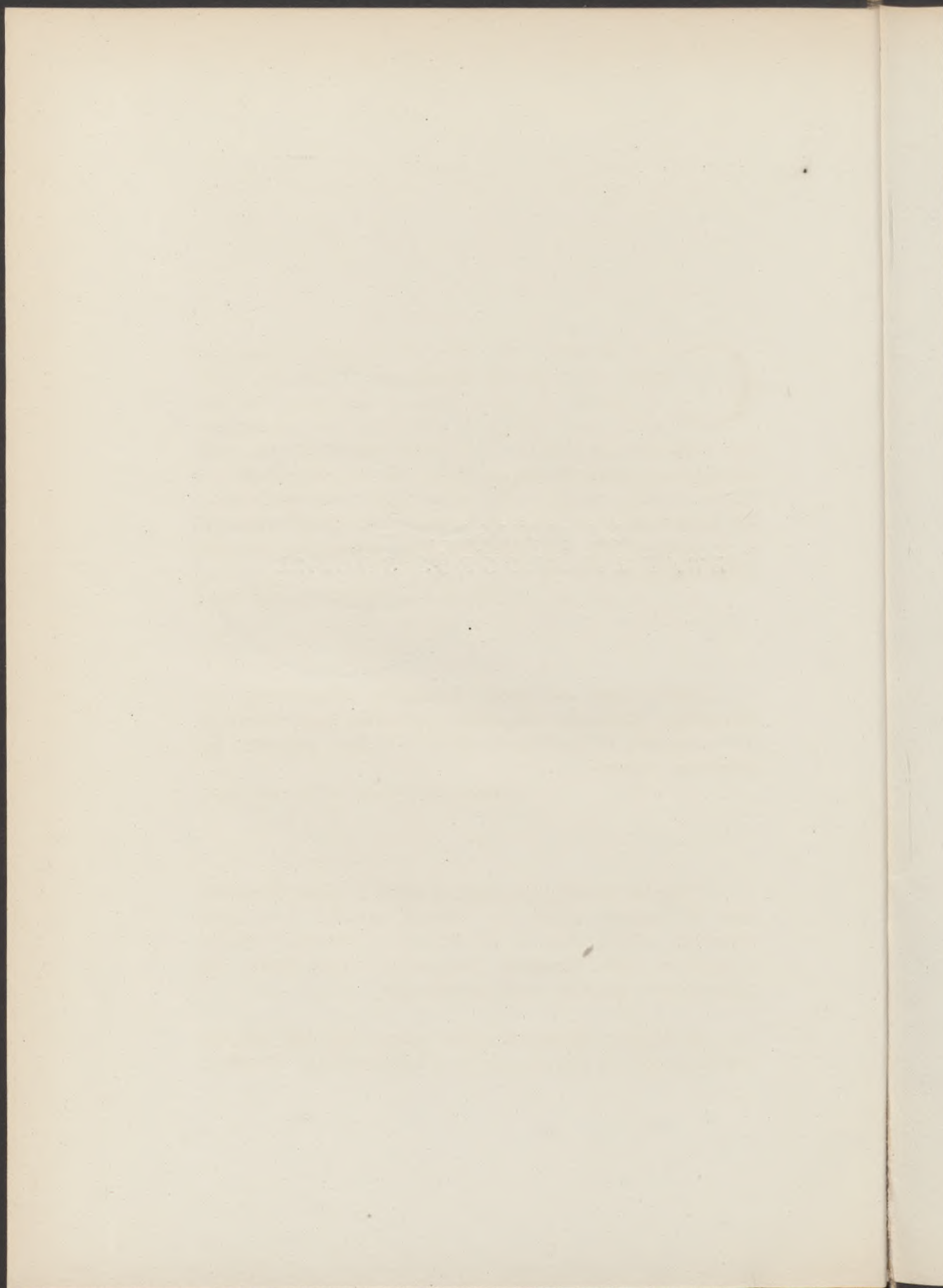
\* Discours adressé à la Chambre aux députés d'origine allemande.





VIII

*LA HONGRIE —  
ÉTAT EN PROGRÈS SOCIAL*





CETTE ÉPOQUE est celle de l'action. Celui qui reste en arrière, ne réussit pas. Tout, chez nous et autour de nous bout et fermente. De nos jours, pour répéter le grand mot de la jeunesse, une réforme suit l'autre. C'est maintenant que les serfs deviendront véritablement libres, car ils reçoivent des terres et des moyens de vivre dans l'indépendance. Le grand droit de la classe ouvrière : le travail apprécié à sa juste valeur et équitablement rémunéré est déjà définitivement réalisé.

*(Discours à la radio, le 15 mars 1942)*

~

Aujourd'hui on parle beaucoup d'économie de transition. Nous devons aussi poursuivre une économie de transition en politique sociale : il faut préparer les réformes sociales.

*(Chambre des Députés, le 19 mars 1942)*

~

L'avenir réside uniquement dans le progrès social, dans la justice sociale. Le monde marche dans cette direction, mais même si les directives générales étaient contraires, nous devrions poursuivre cette route, car des raisons spéciales nous y poussent.

Je déclare fièrement qu'au cours de son histoire aucun peuple et aucune nation n'a fourni sur ce terrain

— comme sur d'autres d'ailleurs — un effort au si grand que celui que nous avons fourni ces derniers temps.

Aujourd'hui, à mon avis, nous pouvons vraiment parler d'une politique sociale spécialement hongroise et nous enorgueillir des résultats acquis malgré l'inaction forcée à laquelle nous avons été contraints après la première guerre mondiale et dont aucun pays n'a autant souffert que nous.

*(Chambre des Députés, le 3 décembre 1942)*

~

Chez nous la classe des petits propriétaires est en train de se développer et de s'enrichir. Toutes les interventions, les projets et les mesures de l'Etat tendent vers ce but. Dans les pays qui nous ont critiqués, la paysannerie a été ruinée, l'artisanat a succombé sous le poids accablant de la libre concurrence.

*(Chambre des Députés, le 3 décembre 1942)*

~

On considère généralement la Hongrie comme un pays de grands propriétaires. Rien n'est plus erroné ! Quel que soit le crayon qui établit la proportion entre grands, moyens et petits propriétaires, — naturellement nous ne comptons que les terres labourées — aujourd'hui déjà le pourcentage des terres appartenant à des petits propriétaires est plus élevé que, par exemple, en Allemagne ou en Italie. Ce sont là des faits indiscutables !

*(Chambre des Députés, le 3 décembre 1942)*

~

Le monde actuel s'achemine certainement vers une forme plus sociale. La Hongrie, depuis Trianon, en a senti la nécessité et, comme je l'ai déjà expliqué briève-



ment dans mon discours à la Chambre des Députés, nous pouvons présenter une liste extraordinairement riche d'institutions et œuvres sociales créées ces dernières années. Nous devons continuer sur cette voie.

*(Chambre Haute, le 16 décembre 1942)*

~

La décision des armes n'apportera pas une solution à la crise mondiale actuelle ; le plus grave problème ce sont les questions, en particulier les questions sociales, qui se présenteront après.

*(Chambre Haute, le 16 décembre 1942)*

~

C'est une coïncidence, mais une coïncidence symbolique, qu'il me soit donné de prendre la parole à la Chambre Haute justement après un orateur issu de la classe des petits propriétaires. Dans mon discours à la Chambre des Députés, lors des débats budgétaires, je me suis occupé de la question du féodalisme hongrois. J'ai essayé de prouver que cette accusation est une pure calomnie, qu'il n'y a pas de féodalisme en Hongrie. On peut ajouter à mes arguments qu'à la Chambre Haute l'orateur le plus applaudi et écouté avec le plus d'attention a été le porte-parole des couches les plus simples et les plus pauvres des villages.

*(Chambre Haute, le 16 décembre 1942)*

~

J'ai prouvé aujourd'hui, aux débats budgétaires, le manque de fondement de l'accusation qui reproche à la Hongrie et au système nobiliaire en vigueur jusqu'en 1848 d'avoir été antisociaux et de s'être opposés en Hongrie au développement du progrès occidental. C'est



en effet une grave erreur. Dans l'histoire nous avons souvent devancé l'Occident. On pourrait et on devrait écrire des livres sur cette question. Je me contenterai de mentionner le texte de la ratification royale du « Tripartitum » de Werbőczy qui définit ainsi les lois : « ... Que les lois tiennent la population dans l'obéissance, qu'elles obligent les supérieurs à vivre en justice avec les classes moyenne et basse, les riches et les puissants avec les pauvres et les faibles. » Durant les guerres d'indépendance les aristocrates, la noblesse et le peuple vivaient dans une parfaite concorde; en 1848 c'est la noblesse même qui a hâté et réalisé la libération des serfs. Au temps de la Révolution française la noblesse hongroise était une classe sociale plus démocratique et plus largement ouverte que le « tiers état ». Même avant 1848, quand le droit de vote était limité aux nobles, il y avait plus d'électeurs à cette époque en Hongrie qu'en Angleterre. Depuis lors, et surtout après la première guerre mondiale, nous avons fourni, parallèlement aux réformes effectuées en Europe, un grand travail social, et en plusieurs cas même, nous avons été des précurseurs.

*(Parti gouvernemental, le 29 mai 1943)*

~

Le sol n'est pas fait seulement pour être arrosé de sueur, mais pour assurer à la nation une existence meilleure, plus large. Labourer la terre est une vocation et en même temps un devoir; plus qu'un devoir même, la garantie d'une existence digne. Cette conception doit être à la base de notre activité, des mesures que nous serons appelés à prendre.

*(Szeged, le 27 juin 1943)*

~

Toutes les révolutions sociales sont en germe dans la guerre. Latentes pendant le conflit, elles éclatent après.



En reconnaître les symptômes, en préparer la thérapeutique et les solutions pour le moment voulu est la seule voie possible et raisonnable. Les faibles ne succombent pas uniquement sur les champs de batailles mais après la guerre aussi. La nation sera forte si elle s'en rend compte et si elle y fait face.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Il n'y a pas beaucoup de pays en Europe, et même dans le monde, qui dans cette cinquième année de la guerre s'occupent autant de ces problèmes que la Hongrie. Où trouve-t-on une politique agraire? Une institution comme l'ONCSA, qui assure un foyer aux villageois pauvres? Où l'institution des assurances sociales est-elle si étendue? Quel gouvernement prend autant de mesures sociales que le nôtre? En le méconnaissant on ne se range pas seulement dans l'opposition, on verse dans les âmes la méfiance, on travaille à la décomposition de la nation.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*

~

... malgré la gravité des temps actuels les gouvernements hongrois n'ont négligé aucune occasion d'entreprendre, sur le terrain social, tout ce qui était possible. J'ai indiqué dans mon discours quelques-unes des mesures concrètes qui sont élaborées chez nous, et peut-être uniquement chez nous. Mon parti a inscrit ces idées sociales à son programme et a pris acte de la déclaration faite dans mon discours du printemps que nous devons édicter un code social.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*

~

Je puis affirmer qu'aujourd'hui — malgré toutes les difficultés et la pénurie de matériaux — on a bâti plus de maisons familiales, on a restauré plus d'édifices qu'il y a dix ans, pendant la crise économique, alors que seul l'argent manquait mais non les matériaux.

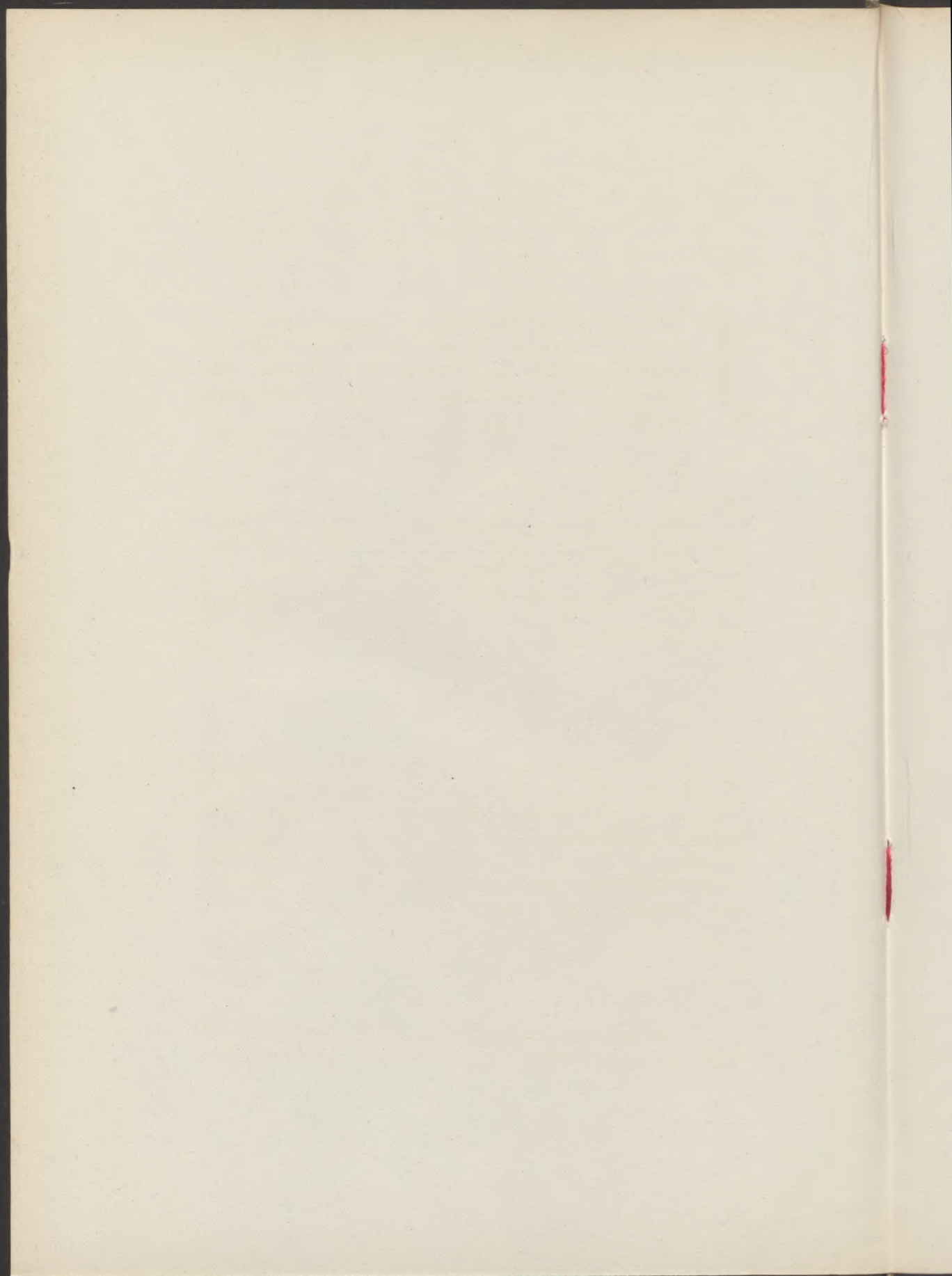
Nous poursuivrons ces efforts sociaux en toutes circonstances. Il est probablement et même sûrement important de préserver les capitaux pour l'après guerre, de garantir l'équilibre du budget, de modérer les emprunts, et naturellement de limiter les émissions de billets de banque — mais la solution des problèmes sociaux prime tout.

*(Chambre des Députés, le 4 décembre 1943)*



IX

*NOTRE ROUTE*





**J**E PEUX IMAGINER une jeunesse révolutionnaire, je peux me l'imaginer sur les barricades, mais je ne voudrais pas voir la jeunesse se mêler de politique et passer son temps dans les antichambres des partis.

*(Fête de la jeunesse, le 10 octobre 1942)*

~

Nous, Hongrois, nous sommes le peuple des sacrifices et des héros tragiques. Les deux Zrinyi, Rákóczi, Széchenyi, Tisza et les deux Teleki ne sont que les noms les plus connus de la longue liste des tragiques héros qui furent chefs de la nation. Il tombèrent, mais dans leurs sacrifices la nation a puisé de la force pour l'éternité.

*(Chambre Haute, le 21 octobre 1942)*

~

Je fais tout mon possible, je suis prêt à aller jusqu'au bout pour servir les intérêts de la nation, mais je ne peux pas permettre et je ne permettrai pas qu'on nous empêche d'atteindre notre grand but d'union nationale en semant la discorde et la surenchère. Je ne permettrai pas qu'on détruise la bonne renommée de la nation et qu'on attente à son honneur.

*(Parti gouvernemental, le 22 octobre 1942)*

~

Je ne peux que remercier les partis d'opposition de droite de leurs critiques et de l'attitude qu'ils ont prise



ici, au Parlement. Mais, par contre je ne peux les remercier de leur travail d'agitation en dehors du Parlement.

*(Chambre des Députés, le 12 novembre 1943)*

~

Nous vivons à une époque de programmes. Pour que nous ne glissions pas sur cette pente dangereuse, il n'y a qu'une possibilité : ne pas faire constamment de nouveaux programmes, mais examiner, analyser la multitude des projets, choisir ce qui en est réalisable, ce qui est réel, ce qui correspond à nos forces, ce qui nous aidera à passer les temps présents et ce qui nous sera utile pour l'avenir. Il faut discerner ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire, ce qui sera nuisible. Le principal est de savoir où est la vérité, où est le mensonge, où est la tromperie. Si dans toutes les promesses des campagnes électorales nous recherchions où est le vrai, où est le faux, je ne sais pas de quel côté pencherait la balance ? De cette distinction dépend le sort de toutes les nations et en particulier de la nôtre.

*(Chambre des Députés, le 3 décembre 1942)*

~

Si les possibilités offertes à la nation par le temps, par l'époque sont utilisées avec âme et avec vertus, alors notre pays sera éternel, les pages blanches de son histoire future seront glorieuses. Mais on ne peut pas tout confier uniquement à la jeunesse. On ne peut pas lui confier l'avenir si nous, les parents, la génération aînée, n'essayons pas d'atteindre l'idéal que nous souhaitons pour nos fils. Essayons d'être ce que nous rêvions d'être dans notre jeunesse, car c'est ainsi que, de son côté, la jeunesse pourra devenir ce que nous désirons qu'elle soit. Les parents sont responsables de leurs enfants. Tel père, tel fils — telle mère, telle fille.

*(Séance de l'Action Catholique, le 26 mai 1943)*

~



Je demande aux instituteurs et aux professeurs hongrois de ne pas abandonner après l'école leur mission éducatrice, mais de remplir toute leur vie le rôle qu'ils ont accepté de jouer dans l'éducation de la jeunesse. La nation n'est pas capable de se développer si l'instituteur ou le professeur n'enseigne que l'alphabet ou les mathématiques.

*(Nyiregyháza, le 3 juillet 1943)*

~

Il n'y a pas de nations jeunes et de nations vieilles, il n'y a que des nations éternelles ou des nations éphémères.

*(Discours à la radio, le 18 juillet 1943)*





## SOMMAIRE

I. Orientation, mission et responsabilité hongroises .....	3
II. Sans petites nations, pas d'Europe .....	17
III. Guerre et Paix .....	25
IV. Unité de la Hongrie historique.....	35
V. Liberté, Indépendance, Ordre, Constitution.....	41
VI. Latinité hongroise, Christianisme hongrois .....	47
VII. Notre politique des nationalités .....	55
VIII. La Hongrie — Etat en progrès social.....	63
IX. Notre route .....	71





